1

YUGCIB œuvre INTEGRALE

LIVRE 1

Des premiers carnets à partir de 1967

jusqu'au début d'internet en 2005

2

PREMIERS CARNETS : période 1967 à 1983

Y'a plus…

Y'a plus de boulot
Y'a plus d'Avant, y'a plus d'Après
Y'a plus rien
Faut mettre des capotes pour s'envoyer en l'air
Y'a le sida
La tuberculo qui revient
De la guerre et de la guéguerre à tous les coins de rue
On ne sait plus ce qu'on mange ni ce qu'on boit
A-t-on faim, a-t-on soif ?
On ne sait plus où l'on va ni ce qu'on fait
Encore moins ce qu'on va faire
On ne dit plus rien ou n'importe quoi
Avec Chomdu et Balladu on se marre même plus au bébètshow
On est écolos mais la nature on s'en fout…
Un dimanche après midi sur la route des crêtes ou un matin d'été en forêt ça fait même plus rêver
Y'a plus de pognon ou s'il y en a il s'envole
On voudrait, on ne peut guère
On pourrait, on ne fait pas
Au fond de la baignoire ça fait un vilain glouglou
Il faudrait que ça change mais on ne sait pas comment
Si nos ministres et nos députés ont promis
Si l'école ne donne pas de travail
Si demain c'est même plus un point d'interrogation
Si le ciel des Gaulois nous tombait vraiment sur la tête
Il ne faudrait tout de même pas pisser à côté de la cuvette
Si par hasard on arrivait à rire ou à pleurer encore

[*Un jour, en 1982 ou 1983]*

Le grand méchant loup

Seul, de ses grands yeux emplis de mélancolie, de son regard résigné, de ses pupilles tremblotantes, il nous a vus, du fond de sa grotte, le grand méchant loup… qui n'a jamais mangé

personne !
Jusqu'en sa grotte ils sont venus, avec leurs lames effilées. Et d'un cruel sourire aux lèvres, ils découvraient leurs dents pointues.
Ils vont te lacérer, toi, le grand méchant loup !
Ce poil hérissé, ils vont le tanner
Ces yeux, les noyer dans le sang

Pauvre grand méchant loup !
Plus au fond de sa grotte il se terre à leur approche.
Plus au fond de sa solitude il a peur de ces mains qui se tendent pour écorcher… [1969]

La poupée mécanique

Ce beau visage, ces traits si purs, n'y aurait-il rien, derrière ?
Rien qu'une toute petite vie avec un carnet de caisse d'épargne, une robe de prisunic, des ronds de jambe autour d'un tabouret de bistrot, la main du patron de la boîte où elle bosse sur ses fesses, le bal disco du samedi soir, le dernier roman photo, le dernier magazine de stars ?
Ce rien serait-il tout pour elle ?
Je ne la blâme pas
Mais je ne la drague pas…

[1969]

Hier, point de lumière

Hier je n'avais point de lumière dans mon auberge ; il me suffisait de raccorder un fil…
Je n'ai rien raccordé du tout !
Alors j'ai pris toutes mes bougies et je les ai brûlées. J'ai mis aussi ma vieille lampe à pétrole et j'ai brûlé tout le pétrole.
Mes amis disaient : « Ici c'est la seule auberge où l'on s'éclaire avec des bougies et une lampe à pétrole. »
Demain je raccorderai le fil : il y aura panne et mon auberge restera dans le noir.
Alors mes amis diront : « Ici l'on ne s'arrête pas, il n'y a pas de lumière ».[1969]

LES CARNETS DE 1983 à 1985

Les torrents des montagnes

Seuls les torrents des montagnes, encore tout près de leur source, savent qu'ils courent vers la mer.[30 mai 1983]

Les premières couleurs

Repeins toi toujours de tes premières couleurs, même si ton ciel se charge de cathédrales échevelées au dessus des toits poivrés de suie…
Avec ces couleurs là, ces toutes premières couleurs, tu redeviens un enfant sans cesser d'être un grand animal à deux pattes.[30 mai 1983]

Le rendez vous

Je vous attendais mais vous n'étiez pas au rendez vous. A cette heure si matinale il est encore bien trop tôt pour être déçu. J'ajouterai du bleu dans mon ciel. Si demain, à la même heure, il n'y a personne encore, il sera alors bien plus tôt qu'aujourd'hui… Et vous dites que je me recoucherai ? Non, je serai debout à l'heure du soleil levant…[30 mai 1983]

L'oiseau

L'oiseau dont le vol ne s'enhardit pas au dessus de la cime des arbres, se déchire les ailes entre les branches basses… S'il veut voler comme s'il était au dessus des cimes…[juin 1983]

Coup de sang

Si le sang me monte aux joues, je t'attaquerai de face au point le plus dur de ta cuirasse. Et les rires que j'entendrai n'empêcheront pas mes coups d'épingle : je t'égratignerai même si tu es d'acier.
Mais si l'on cherche à t'atteindre au point le plus fragile de ton écorce, je te défendrai de toute ma force et ferai taire les rires.[juin 1983]

La société de consommation

Elle encombre caves et greniers, vomit sur les décharges publiques, pousse des pions creux sur un immense damier : ce sont toujours les mêmes pions qui vont à dame !
Elle est la sauce des cons qui s'assomment à Sion, cette nouvelle Cité Promise…[juin 1983]

Le mal

Tout le mal que l'on dit de toi, je ne le sais pas, je ne l'ai pas vu.
Tout le bien que je sais de toi, je l'ai vu et je le dis…[juin 1983]

L'idiot et le Président

Du président à l'idiot du village, quel défilé de carnaval ! Et quel concert de violons en carton !
Le rire clair du pauvre Basile sonne, avec ou sans les violons…
Le discours du Président est beau comme du vernis à ongles… Mais les guitaristes n'ont pas trouvé l'accord.[juin 1983]

Le soleil

Si le soleil inonde mon jardin, si le feu dans mon âtre crépite, si mon souffle couche l'herbe des prés, si j'éclate de rire en te prenant par la main et te menant tout droit devant, alors tu sauras que je t'aime…
Mais si tu me trouves assis, un jour de pluie, silencieux, dans le jardin envahi de ronces, si mes mains restent croisées malgré ton approche, sauras tu si je t'aime ? [juin 1983]

La brique

Je marchais dans un champ recouvert de briques. Roses, grises, blanches, rouges, il y avait bien là dans ce champ, de quoi bâtir une superbe édifice.
L'idée me vint d'une brique lancée dans le ciel, s'élevant jusqu'aux couleurs d'un arc en ciel.
Et si la brique ne retombait jamais ?
Si le ciel la gardait ? [juin 1983]

Hier

Hier est coupé en deux. Hier sans toi, hier avec toi.
Hier sans toi est un arbre sec, avec des branches cassées, des feuilles déchirées.

Hier sans toi est une suite de mauvais carnavals et de masques caramélisés.
Hier avec toi est ce demain et ces jours qui viennent, et tes yeux, et ton visage, et ton sourire.
Aussi près de la source que de l'océan.
Si je n'avais lu ce demain sur ton visage, je t'aurais rejetée avant même de t'attraper.

Sous mon ciel qui tremble encore certains matins humides et brouillés, mes branches accueillent tes oiseaux et tes saisons.
N'attends pas les fruits beaux et mûrs qui tombent à l'été. Je suis d'aiguilles de pin, vertes, toujours vertes… [juin 1983]

En noir

Ne peins jamais mon ami en noir : tu n'auras alors de moi qu'un regard sombre.
Peins moi en noir, je ne dirai rien et je me souviendrai. [juin 1983]

Lumière ou miroir

Tu ne peux vraiment exister que par toi-même. Tu n'existes plus, par les autres... A moins que les autres ne t'existent.
Par l'autre, par la personne à laquelle tu t'es identifié, par la personne que tu as imitée, tu deviens un miroir qui réfléchit une lumière qui n'est pas la tienne. [juin 1983]

Les cimetières

Tous les cimetières se ressemblent. Ils sont tous une sorte de bibliothèque avec pour étagères des allées, et de part et d'autre des allées, des livres de pierre.
Les livres de pierre sont parfois des monuments orgueilleux et ciselés qui trônent dans quelque carré central ou le plus souvent, un grand lit de marbre familial qu'une fois l'an on fleurit de chrysantèmes.
Et je cherche dans la bibliothèque des livres de pierre, ces souvenirs de toi que la vie m'a caché, ces souvenirs de toi que je n'ai pas... Les apprêts mortuaires, les politesses et les regrets bienséants ont tout enseveli...
Ici aussi, tu es « de passage »... Car le livre de pierre, orgueilleux et ciselé, petit ou grand lit de marbre, ne sera plus, dans ces temps qui viendront où la « polaire » d'aujourd'hui ne dira plus le Nord...
Je ne me promène pas dans les cimetières avec des pensées en fleurs artificielles, je cherche les souvenirs de toi que je n'ai pas et dont je peux hériter en ligne directe...
Je m'arrête devant cette tombe sans nom, une tombe comme il en existe dans tous les cimetières, une tombe pauvre et abandonnée qui fut jadis un beau livre de pierre... ou qui est un livre de terre avec un marque-page en croix de bois, jamais fleuri de chrysanthèmes, jamais lu par les vivants... Je ne sais pas ce que l'on aurait pu dire ou écrire de toi avant que tu ne dormes sous ce livre. Il me semble que c'est une solitude, qui ressuscite. Et j'ai fait un rêve éveillé : j'étais un enfant qui courait les bras tendus vers un visage dont on n'avait pas vu la lumière...

Tes rêves

Tes rêves ont perdu leur couleur de jadis...
Tu leur as donné aujourd'hui ce bleu inachevé, très beau cependant, mais qui ne leur va pas du tout...
Tu ne leur a pas ôté l'habitude d'y croire encore...
Et cette agitation de ton esprit qui traverse tes jours pâlis...

Leur donne ce bleu inachevé...
Dans leur couleur de jadis, tes rêves ne pouvaient pâlir...
Tu ne savais encore rien de demain...

BILLET 4, CARNETS 1983/1985

Hier je n'avais pas de lumière dans mon auberge.
Il me suffisait de raccorder un fil. Je n'ai pas raccordé le fil. J'ai pris toutes mes bougies et je les ai brûlées...
J'ai posé sur la plus grande table dans la salle de mon auberge, ma vieille lampe à pétrole et j'ai brûlé tout le pétrole...
Mes amis disaient en entrant : « ici c'est la seule auberge où l'on s'éclaire avec des bougies et une lampe à pétrole ».
Aujourd'hui je raccorde le fil... Mais il y a panne et mon auberge reste dans le noir...
Mes amis disent en passant : « ici l'on ne s'arrête pas, car il n'y a pas de lumière ».

En ces moments de solitude, lorsque toutes ces mains s'éloignent, que tous ces regards se croisent, se fuient ou se cherchent... Qu'en est-il de ce qui vit en nous, inspiré de paroles sans personne pour les entendre? Des paroles pourtant prêtes à repousser l'ombre du silence?
Se tordre le coeur à l'infini dans l'espérance déraisonnable de voir des pierres dans un désert de rocailles, suer de la rosée ? Est-ce que l'amour sue du coeur des humains quand on presse de toutes ses forces cette pierre en eux qui leur tient lieu de coeur?
Des millions de soleils dans la galaxie, se tordent dans les flammes durant des milliards d'années terrestres, mais la vie vient elle cependant, sur ces mondes qui tournent autour d'eux?
Quand bien même viendrait quelque idée à changer le monde, être seul lorsque cette idée jaillit, c'est comme d'être couché dans le sable d'un désert : le vent furieux recouvre l'idée à changer le monde, et de sa voix de mille chacals, crie que lui seul existe...

Combien d'années – lumière nous séparent de ces étoiles si familières qui peuplent le ciel de notre Terre?
Et combien d'années – contact faut-il traverser dans le si court espace aux ondes toujours brouillées pour atteindre ces visages si proches?

On aime les gens en fonction de ce qu'ils réalisent, nous apportent, savent dire, chanter, écrire...

Pourquoi ne pas « aimer tout court », tout simplement?
Est-ce que l'on met le parfum des fleurs que l'on respire dans des flacons avec une étiquette?
Est-ce que l'on sait le nom des fleurs que l'on voit pour la première fois dans un pays inconnu... Et que l'on aime?

La chance c'est une très belle fille qui se donne à n'importe qui... Mais pas à tout le monde.

Tous les becs sont ouverts, enturbannés de pâtée et frémissant d'aise : la moindre giclure aspirée en plein vol éclabousse les yeux et ravit le gosier...
La chance peut s'inventer, l'oiseau peut ouvrir le bec, non plus pour une giclure mais pour un festin... La très belle fille peut passer à côté du lit sans troubler le sommeil, pour qui ouvre au matin sa fenêtre et fait d'un jour de pluie, un jour heureux...

BILLET 5, CARNETS 1983 - 1985

Le souffle du temps qui passe emporte feuilles et rameaux des saisons lointaines. Des hivers glacés ont pétrifié ce qui restait encore des feuilles et des rameaux dans les champs devenus stériles...
D'horribles épouvantails ont éloigné les oiseaux aventureux qui passaient au dessus des jardins barrés de clôtures... Mais pas les saisons des hommes qui elles, toujours reviennent, avec les feuilles sur les rameaux.
Il y a deux mille ans les Gaulois craignaient que le ciel ne leur tombe sur la tête.
Le ciel n'est toujours pas tombé même si les hommes marchent sur la tête. Notre histoire vient à peine de commencer, et tout ce qui a été écrit, tout ce qui s'est dit, tout ce qui été fait... N'est pas même le premier chapitre du livre...

Apprivoise-t-on un animal ou est-ce l'animal qui nous apprivoise?
Et que dire de cette idée d'apprivoisement?

Aime – moi très fort, prends moi par la main même si mon poil se hérisse, si mon oeil noir enterre le monde entier, si je me cabre, refusant d'avancer...
Alors tu verras : d'un seul coup je déchirerai ce voile sombre devant ma face, j'arracherai des racines dans mon ciel pour les planter dans ton champ, et s'il le faut j'irai te chercher le halo de la lune...
Mais dans la clarté de mon regard, si ton sourire ne vient pas, si tu passes hautain ou indifférent, je te jetterai les chardons ramassés dans les champs abandonnés...

LES CARNETS DE 1986 à 1995

L'étincelle

Ce qui est inconcevable à l'esprit humain apparaît parfois en drôles de petits signes, dans notre environnement immédiat, comme des étincelles fugitives, ou des formes impalpables… Cet « au-delà de notre entendement » déconnecté du temps et de l'espace, effleure alors notre intelligence. Alors vient en une toute petite seconde, comme une flamme très vive et très bleue sur une immense nappe d'eau profonde… [1986]

Le « passage »

La vitesse de la lumière s'impose actuellement comme la limite extrême de toute évolution scientifique possible.
Distance, espace, temps, dimension, sont des variables de notre environnement.
Les vaisseaux spatiaux que l'Homme enverra sans doute un jour au-delà du système solaire, et peut-être même dans la Galaxie, ne seront que la « marine à voile » du proche univers…
Mais il doit bien cependant exister au-delà de tout ce que nous pouvons concevoir, un « passage », quelque part, dans le « rideau »…
C'est le moyen de franchir ce « passage », qui nous ouvrira l'univers…[1986]

Dieu

Dieu ? Je veux bien… Mais au-delà de Dieu ? [1986]

Distance, éloignement

La relation s'accommode mal d'une distance supérieure à une journée de voyage…
On ne déménage pas pour quelques visages qui, plus proches, ne nous seraient pas plus accessibles.
La solitude qui nous colle à la peau même au milieu d'un éclat de rire, nous suit toujours sous n'importe quel ciel.
Le pays où tu vis est celui que je vois dans un espace aux dimensions que j'ai reconnues.
[1986]

LES FEUILLETS A4 DE 1996 à 2001

INTRODUCTION

Les pages qui vont suivre sont un ensemble de documents divers. Textes, réflexions, anecdotes, récits, histoires, contes… En cette année 1996 s'ouvre une nouvelle période d'écriture. Je repars ainsi à l'aventure, comme faisant voile vers le milieu de l'océan, guidé par les étoiles, espérant un jour atteindre une « Terra Incognita ».

Prenez un Atlas, ouvrez le à la page de l'Afrique, regardez l'extrémité de la Mer Rouge et le Golfe Persique. Dans l'Antiquité, avec l'océan Indien, tout cela était la mer Erythrée. Les deux plaques de l'Asie et de l'Afrique, aujourd'hui s'éloignent : un nouvel océan est en train de naître, l'océan Erythréen. Dans quelques centaines de millions d'années, la Terre n'aura plus le même visage…

Imaginez donc cet océan immense : l'océan Erythréen, entre deux continents aux contours différents.

Mon bateau coulera… C'est bien le sort de tous les bateaux, non ? Mais, dans un million d'années, il y aura peut-être encore des humains, de part et d'autre de l'océan Erythréen, des plantes, des animaux, des oiseaux, des insectes…

L'Histoire se reconstituera, les civilisations passeront et renaîtront de leurs cendres.

La vie est une drôle d'expérience, et en cet été de fin de siècle, j'avoue humblement que je ne sais plus très bien où j'en suis, précisément, de cette si drôle d'expérience. A dire vrai, je ne me sens guère plus avancé que lorsque j'étais, autrefois, un tout petit enfant.

Les points de repère sont toujours aussi flous, les frontières imprécises, les interrogations encore plus vives. Je n'ai pas choisi de port, ni de pays, ni de religion, ni de philosophie, ni de drapeau, et ma destination je ne la connais pas vraiment.

L'une des seules réponses possibles, serait-elle dans la RELATION ? En dépit de tous les supports qui la soutiennent et qui la font exister entre les gens, elle est encore un monde à explorer, un univers en lequel on ne peut évoluer vraiment que si l'on parvient à s'arracher à l'attraction dont on est prisonnier : ce poids énorme, cette gravité, cette densité de l'intérieur de nous-mêmes. Est-il possible d'en devenir moins dépendant, de ce « terrier » aux galeries inextricables ?

Dans cette traversée de l'existence, ce qui m'aura finalement le plus étonné, et sans doute le plus bouleversé, c'est cette incapacité du meilleur de nous-mêmes à changer la vie que nous vivons… Et celle des personnes que nous aimons.

Mardi 9 Avril 1996, à la poste de Bruyères, dans les Vosges, pendant une courte pause, avant de reprendre le travail…

« Mademoiselle Brocard est en chimiothérapie, Top 12 Avril 95 descend pour un an à 3,60%, le patron bosse en costard depuis le 1er Avril…

Et je vois ce jour comme au travers d'un rideau d'eau de vaisselle avec dans les plis du rideau, des taches noires, épaisses et sans consistance qui semblent s'écouler lourdement.

N'y aurait-il point dans ces taches quelques affreux visages de pédophiles enfriqués… Et la crasse

puante de scandales financiers ? »

L'enfer de Dante… Dans une baïne

Une dissertation sur l'enfer de Dante ? Non, sûrement pas, un lundi 28 juillet 1997 sur la plage de St Girons dans les Landes, en face de l'océan…

Mais l'enfer, il existe bel et bien : je l'ai vu, un instant, dans l'écume des vagues. Il dansait comme un vieux crapaud dégonflé, couvert de chiures de mouches, prenait la forme d'un très vieil agonisant ; sa peau en effet, était bien celle d'un crapaud, avec des reflets ventre de mouche verte, avait une consistance indéfinissable de peau de poulet trop cuit, sentait le fauve blessé à mort s'essayant encore au rut.

Ce très vieil agonisant était l'image même de l'enfer… Et cependant ce n'était pas là le pire…

Il gisait, criblé d'escarres, les membres grêles et tremblants, squelettique, le regard perdu comme dans un ciel en eau de vaisselle vidé de tout son bleu et taché de crème à gâteau, sur un lit de fer au sous sol d'une maison de retraite médicalisée, sourd, aveugle, ne pouvant pas même lever un doigt, se décomposant lentement sur un matelas exécrable trempé de pipi et de vomi, souillé de déjections intestinales.

Pouvait-il y avoir pire ?

Oui… Il y a encore pire… Dans un univers incommensurable de fantasmes liquéfiés, figés dans une mémoire vacillante et agitée de soubresauts indécents, ces fantasmes ne pouvant plus être assouvis, jetés de jeunes visages, d'élégantes silhouettes à jamais inaccessibles, aspirés comme dans le trou d'une baignoire. Atrocement salis d'une abjecte et définitive flétrissure, les visages et les silhouettes n'en finissaient pas de se diluer au fond du regard perdu du vieil agonisant.

C'est ainsi que j'ai vu l'enfer, un très bref instant, dans le creux d'une traîtresse baïne.

[28 juillet 1997]

Le pêcheur de crevettes et l'homme des steppes glacées du grand nord

Le pêcheur de crevettes qui n'avait jamais quitté sa crique et qui ne connaissait que l'océan et le village où il était né, en ballade pour la première fois de sa vie sur la montagne Vosgienne entre le Honeck et le Grand Ballon :

« C'était un océan en furie, dont les vagues titanesques touchant le ciel se seraient soudain solidifiées, pétrifiées, transformées en pierre et dont les crêtes les plus arrondies auraient été coiffées d'écume verte. »

L'homme des steppes du grand nord qui, lui, n'avait jamais vu l'océan :

« Toute la plaine à perte de vue, depuis les hauteurs sur la gauche, recouvertes de buissons épineux, jusqu'à la rive inaccessible du fleuve bleu, à droite, et de cette lointaine brume lumineuse vers le nord, jusqu' à cette masse rocheuse vers le sud, était recouverte de neige chaude et jaune, une neige très poudreuse qui ne fondait pas, parsemée de grêlons creux ressemblant à de toutes petites poteries préhistoriques. Le grand fleuve bleu n'avait qu'une rive et ses flots agités n'arrêtaient pas de murmurer, la nuit, le jour, inondant au moins sur la droite la moitié de l'immense plaine jusqu'à l'horizon. »

[29 juillet 1997]

Les lunettes de soleil

Derrière des lunettes de soleil, on peut regarder qui on veut, à satiété, jusqu'à

l'épuisement de ce râle intérieur, jusqu'aux dernières gouttes de pluie projetées par un sourire, jusqu'aux dernières éclaboussures d'une source jaillie d'un joli visage…
Cependant, derrière des lunettes de soleil, on perd le regard de l'enfance par le râle intérieur, et déjà, la relation, à peine entrerêvée, s'envole et le joli visage passe…
[29 juillet 1997]

Les Culs Nus

A trois cents mètres environ, au-delà de la zone de baignade surveillée, commence, à Saint Girons plage, le royaume des Culs Nus, des Zobs plus ou moins proéminents, et des Nénés de toutes tailles.
Petits et gros, hommes, femmes, enfants, déambulent ainsi, sans problème, le cul au vent, la bite en pendentif, les nénés qui tressautent, et parfois, pour corser le tableau de famille, toutou, se carapatant en tous sens, la queue en l'air, la truffe frémissante et l'œil taquin.
C'est marrant, c'est sympa, ça fait de mal à personne, les bites ne bandent même pas, et toi tu es là, tu traverses la zone libertaire, tout habillé ou en slip de bain, et cela te donne une idée, une drôle d'idée que les pouvoirs publics n'ont jamais eu : toute la France à poil, et même toute la planète entière, un jour de l'année, du directeur au balayeur, du président de la république à l'employé du gaz ! Cela ne serait pas si mal !
A poil ! Tout le monde à poil ! Une fois l'an, comme au pays des culs nus !
[30 juillet 1997]

Le très vieil homme

C'était un très vieil homme, si vieux que personne ne pouvait dire s'il avait passé cent ans. Il était très maigre, avec les côtes apparentes, les jambes complètement décharnées, un visage triangulaire, émacié, creusé de sillons. Ses petits yeux vifs et noirs, ses longues mains osseuses, ses cheveux en bataille, longs et noirs, ondulés, son visage de vieil ange, lui donnaient l'apparence d'un très vieux Christ sans barbe, peut-être à cause de son regard d'enfant et de son allure de prophète des quatre chemins.
Vêtu d'une blouse ouverte, sans boutons, d'un slip rouge vif et marchant pieds nus, il avançait en plein milieu de la rue piétonne : les touristes le regardaient… et oh, stupeur ! A la place de cet endroit du slip où aurait du s'ériger une bosse, s'élevait en fait une colonne de lumière d'au moins trente centimètres de hauteur, toute droite, pointée vers le ciel, et tout au bout de cette colonne de lumière, un petit halo phosphorescent, comme une auréole de saint.
Toutes les filles et jeunes femmes qui passaient à proximité, et même de bedonnantes mémères, entraient devant le vieil homme en des transes inexprimables, semblaient se tordre de régal et de bien être sur le pavé… Elles voulaient toutes se saisir de cette colonne de lumière, se mettre à genoux et la lécher ; et le vieil homme, fort de cet attribut lumineux, se tordait lui aussi de plaisir et n'en finissait plus de soubresauts postillonnant d'étincelles, éclaboussant des visages épanouis.
Et dire que, trente ans plus tôt, avec un million de francs sur son compte en banque, trois villas sur la Côte d'Azur, deux mercédez et dix magazins de vêtements de luxe, il n'arrivait pas à faire frémir

une vilaine naine rousse qui vendait des cacahètes sur une plage de prolétaires.
[30 juillet 1997]

Le kamikase

Tel un kamikase sur une piste cyclable, dans les dunes boisées entre les pins, les genêts et la bruyère, casquette visière en arrière, vitesse approximative 45/50 pour une vitesse autorisée de seulement 30 ; avec le chant des cigales, le murmure du vent dans les pins, c'est autant d'émoi et d'extases qu'en face d'un joli visage ou d'une élégante silhouette…
Si la vie est vraiment une expérience unique en son genre, et quelle expérience !... elle a parfois des petits secrets qui nous enchantent, et des attentes qui éclosent, pour peu que l'on regarde différemment, un bref instant.
Le kamikase n'était plus qu'un enfant dans les dunes…
[30 juillet 1997]

Un jour de juin 1997, sous le tilleul de la place de l'église, à Saint Dié.

« On ne s'égare jamais si loin que lorsque l'on croit connaître la route »… Tel était le sujet sur lequel je devais m'exprimer le 17 novembre 1966 dans une salle de concours à Mont de Marsan, pour entrer à la Poste.

En fait je m'étais déjà engagé sur une route où, de part et d'autre, jusqu'à l'horizon, ne poussaient que des « Pourquoi ». L'on m'avait déjà expliqué qu'il existait une route, la route de tout le monde, la route « normale », tout au long de laquelle se succèdent des points de repère. On me le dit encore aujourd'hui.
Cependant, à ce tournant de la vie qui est le mien en ce moment, celui de l'âge de quelques certitudes très fortes et d'une « vision du monde » conforme à ce qui doit se croire et se savoir ; aucun de ces points de repère n'a jamais été pour moi une réponse à ces nombreux « Pourquoi », qui maintenant je le sais, poussent aussi au-delà de l'horizon.
C'est peut-être pour cela qu' en dépit de ce que je vis en moi et qui pèse si lourd parfois, au plus profond de cette solitude qui est celle de l'être égaré dans les galeries de son terrier, j'ai tout de même l'impression de ne m'être jamais aventuré assez loin pour croire connaître la route. C'est peut-être quand on se demande toujours et encore pourquoi, que l'on commence à avancer, non pas vers ce qui peut nous rassurer parce que c'est commode, mais vers ce qui n'est pas saisissable et pourtant réel.
Les points de repère que l'on nous impose et qui semblent « couler de source » ne sont pas des réponses satisfaisantes : ils ne sont que des points d'appui sur des bornes ou des poteaux jalonnant ces chemins de certitude immédiate…

Et quelques jours plus tard :

Si tu n'existes que par la trace des visages qui te sont chers et ne suis que la trace de ces

visages, le souvenir de leurs regards, n'espérant et n'attendant que l'existence de ces visages là ; c'est comme si tu vivais dans un pays dont tu ne connaîtrais que les lieux où l'on parle ton langage, où l'on y a ton esprit, où l'on y a les mêmes rêves que les tiens…
Dès que tu quittes ces lieux, dès que se perd la trace de ces visages familiers ; lorsque tu rencontres des regards différents, que tu entends d'autres mots, alors tu entres dans l'errance, l'interrogation, la crainte, l'inconnu… Et tout de même aussi l'espérance car tout autour de toi à la vue de ces nombreux visages qui te semblent étrangers, tu ne peux que reconnaître l' existence de chacun de ces visages…

Si tu peux entrer dans la trace de ces visages là comme on entre dans une source, l'errance prend fin… Là où l'on ne parle plus la même langue, là où ton esprit n'a plus cours, il est aussi un chemin, une vie…

Le 28 juillet 1997, sur la plage de Saint Girons

Si j'étais aujourd'hui âgé de trois ans, au lieu de 49, sais-tu ce que je demanderais à mes parents, sur la plage, un jour de vacances ?
Le gros crocodile vert, gonflé à bloc, pour chevaucher les vagues et faire rire les petites filles, exécutant des pirouettes acrobatiques.
Et si j'étais âgé de 94 ans, comme ma grand-mère, sais –tu ce que j'aimerais ?
Etre dans une maison de retraite dont la directrice serait une très jolie jeune femme bien habillée, avec dans le parc trois ou quatre beaux minous très affectueux qui viendraient me tenir compagnie quand je serais assis sur un banc.
Je passerais des heures à rêver de la directrice, et je caresserais les minous en leur donnant les restes de mes repas conservés dans une boîte en plastique.
Mais j'essayerais de ne pas être un vieux con avec des tas de manies qui embêtent les autres, je serais un peu philosophe et je ferais attention à ce que mon visage soit la fenêtre de mon âme.
Et si ma vie était à refaire, âgé de 20 ans, si je devais poursuivre des études, puis choisir un métier, sais-tu ce que je voudrais être au lieu de conseiller financier à la poste ?
Professeur de philosophie dans un lycée où la majorité des élèves serait des jeunes filles. Je jure qu'aucune ne deviendrait ma maîtresse… Il y aurait tellement mieux à faire !

Inscription sur le sable

Lu, ces mots tracés sur le sable : « WHO IS IT ? » Signé « MJ ».
Ma réponse : « I am a visage »… Mais il n'y a pas de voie royale.
S'il existait vraiment une voie royale, et elle existe puisque les Humains en ont déterminé une…ou plusieurs… Cette voie serait forcément pavée, dallée, asphaltée ou vitrifiée, avec une ligne blanche en son milieu et conduirait à une ville.
Ailleurs que sur la Terre, la voie serait peut-être un long couloir lumineux où circuleraient des ondes magnétiques, et conduirait à un dôme métallique.
Si elle existait vraiment, ici ou ailleurs, la voie royale, on pourrait dire « Dieu n'existe pas », puisque la voie royale remplacerait Dieu.

Il n'y a pas de voie royale, ni sur la Terre ni ailleurs.
Il y a seulement dans des salles de conférences, des temples, des églises, des mosquées, sur le petit écran de la télévision, dans les livres et les journaux, dans les idées et les doctrines que les Humains défendent ou transmettent… Des essaims lumineux qui dansent, tels des brûlots, sur tous les océans de l'univers.
Chacun de ces brûlots est une voie royale sans être LA voie royale.
Parce que la voie royale n'existe pas, on peut croire que Dieu existe… A condition de ne pas faire de l'existence de Dieu LA voie royale…
[29 juillet 1997]

Rumeurs, bruits et couleurs sur la plage

Proéminence des sexes sous les slips de bain, polissonneries de gamins bruyants et heureux, parasols qui champignonnent, seaux de plage renversés, pelles et râteaux entremêlés, châteaux de sable bombardés de coquillages, petits et gros toutous attachés au pied des parasols ou caracolant auprès de leurs maîtres, filles au visage cuivré, ventres débordants et soleil généreux, fraîcheur de l'air, roulement des vagues, effondrements blancs, voix et visages… Mais bouteilles à la mer dans la tête…
Trouveras-tu, ne trouveras-tu pas ?
Le sable avant l'océan est déjà l'océan… Et par delà l'océan, c'est l'Amérique.
[30 juillet 1997]

Aline

Une carte postale de vacances rédigée à l'intention de mon Directeur de Groupement, Aline, à Saint Dié des Vosges…
« Aline, es-tu déjà revenue au pays d'Alice, Alice et ses « familles de clients », ou bien es-tu encore en jupe courte sur un trottoir de Rome ? En ciré, ceinture relâchée au bas du dos, sur un rocher des Cornouailles ? En mollets hardis sur les pédales d'un vélo, en haut du Galibier ?
Aline au pays d'Alice, quand je reviendrai de l'océan, je ne rêverai plus des filles de mon pays…
[31 juillet 1997]

Baignade interdite

Orages en haute mer dans la nuit, quelque part dans le Golfe de Gascogne… Pas un éclair sur la côte. A peine quelques innocents nuages floconnant. Au matin cependant, mer agitée, baignade interdite, drapeau rouge…
14 h 30… Saxo et guitare électrique, jazz et trompettes au bar de l'océan. Juste en face, à une autre terrasse, une jeune femme en maillot noir deux pièces, qui soulève les pages d'un grand bloc notes et écrit, écrit vivement et longuement d'un stylo blanc… Silhouette sculptée par le soleil, une grande serviette verte pliée sur le dossier de sa chaise ; et à moins d'un mètre de la jeune femme élégante et sculptée, surgit un jeune homme sec, blond et broussailleux, chargé d'une planche à voile mal fixée sur son dos… Le jeune homme bute sur une borne de bois et s'étale sur l'asphalte balayé de sable.
Un camion blanc, des cafés « Le Gascon », s'arrête et masque la ravissante silhouette.
Le dauphin riant à bascule, avec son siège rouge, attend la pièce de deux francs qu'une jolie maman

glissera dans la fente pour que son cher bambin se trémousse deux minutes…
Et voilà ! Le bambin grimpe sur le dauphin. Mais il est venu tout seul et n'a pas mis de pièce ! Il balance si fort, que le dauphin remue quand même !
15 h 30… Baignade interdite.
Ou tu joues à « deux mois dans le plâtre », une montagne de sable tassé te serrant les jambes et le ventre ; ou bien tu pars en grande randonnée de plusieurs kilomètres vers le nord, le long des nappes liquides violemment projetées, dans le fracas assourdissant des rouleaux blancs à crêtes explosives.
Ai choisi : la randonnée, les nénés des rombières, les culs bronzés, les éclipses totales de regard des Marie Océane se protégeant les yeux avec des lunettes de soleil grosses comme des soucoupes volantes.
Et le fracas des rouleaux, compresseur d'illusions, géniteur de rêves fous…
[31 juillet 1997]

Le 28 juillet 1997, sur la plage de Saint Girons

Si j'étais aujourd'hui âgé de trois ans, au lieu de 49, sais-tu ce que je demanderais à mes parents, sur la plage, un jour de vacances ?
Le gros crocodile vert, gonflé à bloc, pour chevaucher les vagues et faire rire les petites filles, exécutant des pirouettes acrobatiques.
Et si j'étais âgé de 94 ans, comme ma grand-mère, sais –tu ce que j'aimerais ?
Etre dans une maison de retraite dont la directrice serait une très jolie jeune femme bien habillée, avec dans le parc trois ou quatre beaux minous très affectueux qui viendraient me tenir compagnie quand je serais assis sur un banc.
Je passerais des heures à rêver de la directrice, et je caresserais les minous en leur donnant les restes de mes repas conservés dans une boîte en plastique.
Mais j'essayerais de ne pas être un vieux con avec des tas de manies qui embêtent les autres, je serais un peu philosophe et je ferais attention à ce que mon visage soit la fenêtre de mon âme.
Et si ma vie était à refaire, âgé de 20 ans, si je devais poursuivre des études, puis choisir un métier, sais-tu ce que je voudrais être au lieu de conseiller financier à la poste ?
Professeur de philosophie dans un lycée où la majorité des élèves serait des jeunes filles. Je jure qu'aucune ne deviendrait ma maîtresse… Il y aurait tellement mieux à faire !

Inscription sur le sable

Lu, ces mots tracés sur le sable : « WHO IS IT ? » Signé « MJ ».
Ma réponse : « I am a visage »… Mais il n'y a pas de voie royale.
S'il existait vraiment une voie royale, et elle existe puisque les Humains en ont déterminé une…ou plusieurs… Cette voie serait forcément pavée, dallée, asphaltée ou vitrifiée, avec une ligne blanche en son milieu et conduirait à une ville.
Ailleurs que sur la Terre, la voie serait peut-être un long couloir lumineux où circuleraient des ondes magnétiques, et conduirait à un dôme métallique.
Si elle existait vraiment, ici ou ailleurs, la voie royale, on pourrait dire « Dieu n'existe pas », puisque la voie royale remplacerait Dieu.
Il n'y a pas de voie royale, ni sur la Terre ni ailleurs.
Il y a seulement dans des salles de conférences, des temples, des églises, des mosquées, sur le petit écran de la télévision, dans les livres et les journaux, dans les idées et les doctrines que les Humains défendent ou transmettent… Des essaims lumineux qui dansent, tels des brûlots, sur tous les océans

de l'univers.
Chacun de ces brûlots est une voie royale sans être LA voie royale.
Parce que la voie royale n'existe pas, on peut croire que Dieu existe… A condition de ne pas faire de l'existence de Dieu LA voie royale…
[29 juillet 1997]

Rumeurs, bruits et couleurs sur la plage

Proéminence des sexes sous les slips de bain, polissonneries de gamins bruyants et heureux, parasols qui champignonnent, seaux de plage renversés, pelles et râteaux entremêlés, châteaux de sable bombardés de coquillages, petits et gros toutous attachés au pied des parasols ou caracolant auprès de leurs maîtres, filles au visage cuivré, ventres débordants et soleil généreux, fraîcheur de l'air, roulement des vagues, effondrements blancs, voix et visages… Mais bouteilles à la mer dans la tête…
Trouveras-tu, ne trouveras-tu pas ?
Le sable avant l'océan est déjà l'océan… Et par delà l'océan, c'est l'Amérique.
[30 juillet 1997]

Aline

Une carte postale de vacances rédigée à l'intention de mon Directeur de Groupement, Aline, à Saint Dié des Vosges…
« Aline, es-tu déjà revenue au pays d'Alice, Alice et ses « familles de clients », ou bien es-tu encore en jupe courte sur un trottoir de Rome ? En ciré, ceinture relâchée au bas du dos, sur un rocher des Cornouailles ? En mollets hardis sur les pédales d'un vélo, en haut du Galibier ?
Aline au pays d'Alice, quand je reviendrai de l'océan, je ne rêverai plus des filles de mon pays…
[31 juillet 1997]

Baignade interdite

Orages en haute mer dans la nuit, quelque part dans le Golfe de Gascogne… Pas un éclair sur la côte. A peine quelques innocents nuages floconnant. Au matin cependant, mer agitée, baignade interdite, drapeau rouge…
14 h 30… Saxo et guitare électrique, jazz et trompettes au bar de l'océan. Juste en face, à une autre terrasse, une jeune femme en maillot noir deux pièces, qui soulève les pages d'un grand bloc notes et écrit, écrit vivement et longuement d'un stylo blanc… Silhouette sculptée par le soleil, une grande serviette verte pliée sur le dossier de sa chaise ; et à moins d'un mètre de la jeune femme élégante et sculptée, surgit un jeune homme sec, blond et broussailleux, chargé d'une planche à voile mal fixée sur son dos… Le jeune homme bute sur une borne de bois et s'étale sur l'asphalte balayé de sable.
Un camion blanc, des cafés « Le Gascon », s'arrête et masque la ravissante silhouette.
Le dauphin riant à bascule, avec son siège rouge, attend la pièce de deux francs qu'une jolie maman glissera dans la fente pour que son cher bambin se trémousse deux minutes…
Et voilà ! Le bambin grimpe sur le dauphin. Mais il est venu tout seul et n'a pas mis de pièce ! Il balance si fort, que le dauphin remue quand même !
15 h 30… Baignade interdite.

Ou tu joues à « deux mois dans le plâtre », une montagne de sable tassé te serrant les jambes et le ventre ; ou bien tu pars en grande randonnée de plusieurs kilomètres vers le nord, le long des nappes liquides violemment projetées, dans le fracas assourdissant des rouleaux blancs à crêtes explosives.
Ai choisi : la randonnée, les nénés des rombières, les culs bronzés, les éclipses totales de regard des Marie Océane se protégeant les yeux avec des lunettes de soleil grosses comme des soucoupes volantes.
Et le fracas des rouleaux, compresseur d'illusions, géniteur de rêves fous…
[31 juillet 1997]

La bouteille de gaz

Aux « Chardons Bleus », ce matin, la bouteille de gaz est vide !
Désespérément craqué vingt allumettes, un peu de flamme bleue, et hop, plus rien !
En location de vacances, la bouteille de gaz qui s'arrête en plein petit déjeuner, c'est ressenti comme la tromperie d'une belle gamine qui vient de quitter le beau mâle au bon coup de raquette…
[31 juillet 1997]

Avant le jour

Le château, l'Amérique, la métamorphose, le procès, de Frantz Kafka, sont bien là, aujourd'hui, à deux pas de nos portes, dans notre vie de tous les jours, et même entre nos murs, et au-dedans de nous-mêmes…
« Mademoiselle Bürtzner », l'énigmatique « K »… A tous les coins de rue…
Les chaises « jambes en l'air » sur les tables du bistrot de la plage à cette heure de la nuit qui est presque celle des cafés crème, les musiciens qui rangent leurs instruments, les dernières fumées de cigarette, ce couple dans l'ombre du poste de sauvetage, les rubans de ficelle des douches de plage dans le vent de la nuit…
A quoi ressemblerait le monde sans château, sans Amérique, sans métamorphose et sans procès ?
[31 juillet 1997]

Pluie magique

Pluie d'après midi d'été en ville… Jeunes femmes ravissantes, croisées très chic dans de petits imperméables clairs, sans lunettes de soleil, le col relevé, le visage mouillé, notes cristallines des talons aiguille sur les pavés de la rue piétonne, visages îles de fleurs, gouttelettes coquines glissant sur les ailes du nez…
Il s'en faudrait de peu d'un effleurement du bout des doigts à cet endroit de la nuque où le coiffeur s'arrête, il s'en faudrait de si peu de quelque inspiration subite laissant éclore des mots magiques, des mots pour rire, des mots vertige…
Etrange symphonie de ces musiques jaillies d'une source plus magique encore que cette pluie d'après midi en ville…
La source, venue de la montagne des rêves et des secrets… [31 juillet 1997]

Drôle de rêve éveillé

Songe d'un après midi d'été devant l'effondrement des vagues de l'Atlantique…

A mille fois l'horizon vers l'ouest, l'homme au vélo électrique venu du bout du continent, se tenait debout sur un rocher, à l'extrémité de son pays… Il avait un drôle d'organe dans son ventre : une glande ferme et gélatineuse qui était à la fois un œil, une oreille et une voix…
La jeune femme aux cheveux varech, venue de son village de la côte, avait dans son ventre la même glande… Elle était assise sur le sable, au fond d'une petite crique, en face de l'océan.
Le regard de l'homme au vélo électrique, et le regard de la jeune femme aux cheveux varech se croisèrent, à mille fois l'horizon de distance… Mais ils virent, l'un et l'autre, si semblables par l'organe en leur ventre, qu'ils n'étaient pas du même monde… [1er Août 1997]

Elisabeth et Claude

… Mardi 4 Août 1992… Cinq ans me séparent de ce jour où je vous revis…

Le même ciel, bleu d'Afrique, lumineux et totalement pur, aujourd'hui, sur cette plage de Saint Girons, ce tout premier jour du mois d'Août 1997…
D'où viennent ces ondes de pensée, qui traversent les années, telles des courants aériens ?
Bunny, gambades-tu encore autour de la maison ? Ben nous, not' Youki, il nous a quitté le 9 avril 1997…
Elisabeth et Claude, pour que ma bouteille à la mer vous parvienne, il faudrait qu'elle tombe dans votre jardin et que Bunny la ramasse… [1er Août 1997]

Les grands voiliers du XVIII ème siècle

J'aimerais écrire comme les aventuriers de la mer armaient eux-mêmes leurs navires, au 18ème siècle…

L'un de ces grands voiliers traceurs de routes nouvelles sur tous les océans du monde.
J'aurais pour point de repère la latitude zéro, les glaces de l'Antarctique et les fjords de Norvège… Autant dire les mots qui n'ont pas encore commencé d'exister, les paroles vierges de toute vérité abrupte et figées pour des millions d'années, avec leurs accents, leurs silences, leurs interrogations que l'on ne débusque pas puisque l'on n'explore pas tous les fjords.
Mon navire ne coulerait jamais… Et même s'il coulait, des sirènes l'habiteraient.
De cette écriture comme l'armature d'un navire, je voguerais sur toutes les mers du monde, je n'aurais aucun port mais là où j'accosterais, je dirais aux gens qu'ils peuvent faire du feu avec les mots… Alors commencerait peut-être la seconde civilisation du feu. [1er Août 1997]

LA GROSSE LUNE ROUSSE

Une grosse lune rousse, dans un voile de sang, se lève au dessus des carcasses calcinées d'autobus dont on devine à peine les formes déchiquetées, alignées sur l'autoroute à arches de métal.
Le cadavre tout gonflé d'un homme… ou d'une femme, flotte à la surface d'un étang situé près d'un village. Une forêt, entre le village et l'autoroute, s'étend, bruissante de feuillage d'un côté, craquante de branches mortes de l'autre côté…

Les petits vieux les plus valides de la maison de retraite du village partent chaque jour en excursion jusque sous les arches de l'autoroute et regardent pisser les bus, n'osant allumer leur pipe ou leur cigarette. Les bus pissent dru parce que les réservoirs d'essence sont vrillés et que les cadavres sur les sièges suent de pus noirâtre.
Oscar, le lunatique à face de renard, en déboutonnant sa braguette, s'époumone en direction d'Ursuline :
« eh, Pipine, quand tu auras fini de te tripoter la figue, tu m'expliqueras pourquoi y'a plus de tourterelles autour de la maison de retraite ! »
« C'est les Bonnes Sœurs qui les ont piégées pour leur bouffer le foie ! »
« Saloperie, va ! On les entendra plus roucouler à l'heure de la sieste. Mais j'aurai bien aimé sucer les carcasses de ces bestioles ! Tu viens avec moi dans la forêt, Pipine ? »
« De quel côté ? Celui tout vert, ou celui tout sec ? »
« N'importe ! J'ai une vie intérieure aussi riche dans le vert que dans le rachitique ! »
Au moment précis où la vieille Ursuline ôte son slip et le jete sur la tête du cadavre dans l'étang, rotant un bec de tourterelle et pétant trois noyaux d'olive, un grand astronef flamboyant, au ventre d'araignée vert et or et aux pattes d'éléphant, emplit tout le milieu du ciel.
Une aspiration gigantesque se produit, un tourbillon se forme, et dans le cône du typhon, tout disparait, tout fond, tout se liquéfie.
Il ne reste bientôt plus que la boursouflure d'une peau de pomme, comme sur un bout de drap froissé, là où flotte le cadavre sur l'étang.
Après le tourbillon, l'astronef éclate et des visages s'éparpillent à l'infini.

Anniversaire de mariage sur la plage, à St Girons, Landes, côte Atlantique, le samedi 9 Août 1997

Dans la Haute Lande, le thermomètre affiche 34° à l'ombre. Il n'y a pas un souffle de vent et l'air est humide, pesant…
S'il y a des mariés du 9 Août –et il y en a, sûrement—dans la Haute Lande, en Chalosse ou dans le Bas Armagnac, le jeune marié doit cuire dans son jus, en costard, chemise, cravate et pompes cirées.
A l'église on nous apprend que « c'est pour le meilleur et pour le pire »…
Comme si la fidélité pouvait être une vertu avant d'être un choix !

Le grand astronef postal

Monsieur le Trois tue des rats, mais comment fait-il sans bras ?
Monsieur le Neuf pond un œuf, mais sans s'être refait de neuf.
Monsieur le Sept ne bande qu'à Sète les dix sept après midi devant les filles en petites robes et socquettes roses mais garde-t-il toute sa forme devant les garçons sans chaussettes ?
Monsieur le Vintequatre fait des petits plats dans le plâtre mais cuit-il ses plats dans l'âtre ?
Ils étaient tous là, sur l'esplanade, à faire de la cassonade, du Un au 103692ème, en tenue de facteur et la peur au ventre, parce qu'un grand astronef postal venu de la Confédération des Planètes Autorisées venait de s'immobiliser au dessus du Dôme Endormi.
Hardie cochère de l'espace, la Directrice de la Confédération, jupe retournée dans le vent, sans petite culotte, descendait en parachute, éjectée du ventre de l'astronef postal, son petit cul sublime irradiant les regards comme une étoile des Pléiades propulsée par un rétrécissement de l'univers…
103692, assis sur une bouse, la reçut de plein fouet sur son visage et, croyant humer des senteurs inégalées, s'écria : « Cela vient peut-être des étoiles mais ça sent quand même le fromage. Aussi vais-je sans plus tarder solliciter de Son Excellentissime, ma mutation prochaine pour la Grande

Pulsation des Planètes Non Autorisées. »

De l'autre côté du chemin

S'il me suffisait de passer de l'autre côté du chemin pour que change la vie des êtres qui me sont chers, et qu'ainsi passe et agisse en eux ce « bleu de mon ciel » qui leur pourrait être salutaire… Je n'hésiterais pas. Encore me faudrait-il surmonter la peur du « passage » et surtout, la peur de les laisser seuls sur le chemin (à ce sujet d'ailleurs, cette peur là n'en est plus une du tout lorsque je pense à tous ces êtres qui en aucune façon n'ont réellement besoin de moi). La peur de laisser l'autre seul donc, est une peur d'autant plus grande que cet « autre » n'a pas beaucoup d'autre dans sa vie…

Ce que je n'ai jamais réussi à changer en demeurant sur le chemin, comment pourrais-je prétendre à le changer en quittant le chemin ?

Je ne mourai donc point de ma propre main, à moins que mon existence ne devienne un enfer pour les autres.

Sur le chemin, ou de l'autre côté du chemin, à quoi sert-il d'être bon si l'on ne fait pas le bien ? Le monde est peuplé de gens qui, sans être forcément bons, font du bien… C'est-à-dire qu'ils changent réellement la vie de quelques personnes qu'ils rencontrent.

Est-ce que mes pensées, mes réflexions, le « bleu de mon ciel », est-ce que les mots que je peux dire, ont eu jusqu'à ce jour ce pouvoir que je leur conférais avec autant de sincérité ?

Non seulement cela n'a rien changé mais cela ne m'a pas même servi moi-même !

Quelle absurdité que ce ciel immense qui ne sert pas à grand-chose ! Etre bon sans avoir fait le bien c'est l'une des définitions de l'enfer ! L'on peut aussi définir l'enfer par la privation de la présence et de l'esprit de ceux que l'on aime (pour un croyant, l'enfer est la privation de l'amour et de la présence de Dieu).

Même si l'on est bon –au point même de se croire meilleur—et seulement bon, alors la présence, l'affection et l'esprit des êtres chers tout au long de notre vie… Ou dans des « segments d'existence », ne sont qu'un « chocolat glacé » qui te reste dans la main tant qu'il n'est pas fondu.

J'ai eu, oui, un « grand ciel » ! Mais à dire vrai, quel bien réel ai-je fait ?

Passer de l'autre côté du chemin, c'est y trouver de cet autre côté, ce que l'on a été sur le chemin, ni plus ni moins… [Août 1997]

L'île

Il est une île vers laquelle je reviens toujours, et c'est la seule entre toutes où je me jette sur le sable de son rivage, un cri rauque, un râle, un souffle brûlant dans le fond de ma gorge, respirant jusqu'au plus profond de mes entrailles l'haleine embruinée d'une salive océane soufflée de ce rivage ; si douce, si enivrante, si proche de cette fragrance exhalée de la chevelure de notre très lointaine mère originelle...

Car nous étions déjà, il y a des milliers d'années, tous deux dans le rêve de cette mère originelle avant qu'elle ne vienne épandre sa chevelure sur les premiers visages d'enfants venus au monde...

Pourquoi cette île et pas une autre, je ne saurais le dire… Peut-être comme l'aurait écrit Montaigne si La Boétie avait été une femme : « Parce que c'était elle, parce que c'était moi ».

Mais sur toutes les îles du monde, j'ai envie de planter des rosiers, de faire chanter des oiseaux, de gratter la terre comme un jeune chat…

Même si c'est toujours sur le sable de mon île que je viens me jeter, même si je ne cesse de me laisser étreindre le regard lorsqu'un rivage enchanteur se fait visage sur la ligne d'un horizon

qui danse dans un lever de soleil...

La pieuvre géante

Battements de cœur d'une pieuvre géante dont chaque tentacule est criblé de ventouses musicales reproduisant les sons d'un orchestre, et même les voix… C'est cela, « Jack Star », sur la place publique, au milieu de la fête foraine, sous les guirlandes d'ampoules multicolores.
Cependant, au milieu de la nuit, entendue derrière des volets fermés, perçue comme une rumeur lointaine ondulant par-dessus les champs de maïs, la pieuvre n'est plus qu'un ventre mou qui bat comme une pompe…[Août 1997]

Jeunes filles turbulentes

Jeunes filles courant, virevoltant, faisant exploser le sable sous leurs pieds ; un groupe de garçons dérangé par une mini tornade en maillot deux pièces ; espadrilles projetées sur la serviette d'un couple de retraités ; châteaux de sable et pâtés piétinés ; un enfant pleure, tout nu, agitant son râteau en signe de protestation… Cris, rires, pépiements et gloussements de jeunes filles turbulentes…
Furieuses, les filles reviennent auprès de leurs parents et de leurs amis, s'exclamant : « On s'est fait traiter de pintades par deux gros mecs ! »
J'avais bien envie de leur dire, à ces filles, que la pintade c'était meilleur que du poulet, plus racé, plus fin, avec un petit goût sauvage… Mais c'eût été m'exposer ainsi à la foudre tout visage et tout sourire de ces tendres et indisciplinées jeunes demoiselles en maillot deux pièces.[31 juillet 1997]

La déchéance

Bérénice, à la maison de retraite, se laissait pousser les ongles et remuait la terre d'un massif de fleurs chaque fois qu'elle se propulsait dans son fauteuil roulant sur la grande allée du parc.
Il y avait eu jadis une mine de fer à ciel ouvert, et la Terre alors, en ce temps là était noire, lourde, imprégnée de poussière de minerai. Les ongles de Bérénice devinrent durs, métalliques, noirs de crasse et pointus, puis se recourbèrent comme des griffes.
Alors, Bérénice, qui autrefois avait été une star, une étoile du monde, avec une chevelure d'ange féminin, faisait à présent caca sous son fauteuil roulant quand on l'embrassait, s'enhardissait auprès des aides soignantes, du jardinier, du cuisinier et des infirmières de nuit.
On lui parlait de sa gloire passée, et elle déchirait de ses griffes les couvertures de magasines qui la représentaient dans ses « belles années »…
Un jour, Bérénice embrocha un canari dans sa cage ; un autre jour, elle creva l'œil d'un enfant de trois ans venu lui apporter un bouquet de fleurs…[Août 1997]

La mécanique céleste

Un extraterrestre m'a dit « Vous avez eu Papon et Philippe Tétard, entre autres spécimens de votre espèce… »

Je lui ai répondu en baissant la tête que j'appartenais à l'espèce humaine…
L'extraterrestre est reparti dans les étoiles…
Combien de mondes a-t-il visité, l'extraterrestre ?
Et la « mécanique céleste » tourne, tourne…Indéfiniment. Avec l'impuissance de tous les radio télescopes de toutes les humanités…[Août 1997]

Le ciel qui brûle

Ton ciel brûle et jette des éclats d'étoiles ; la terre sous tes pieds s'entrouvre et fume… Tu baisses les yeux pour ne plus voir ton ciel.
Mais le ciel est toujours au dessus de ta tête et s'allume tout seul !
Tu piétines les cendres qui fument sous tes pieds… Mais le feu dans la terre ne s'éteint pas.
Et tu dis alors : « j'avancerais plus facilement avec une bassine retournée sur ma tête, qu'avec ce ciel qui brûle et tombe sur moi »…

Le marché de Périgueux

Comme dans le « Grand Bleu », j'aimerais descendre en apnée jusque dans le fond de la mer humaine de ce marché d'été : il y a peut-être des dauphins là aussi !
[Marché de Périgueux, mercredi 13 Août 1997]

Rêve fou, fou…

Un homme vieux, malade, pauvre, peut-être même infirme et difforme dans un fauteuil roulant, ni poète ni musicien, ni peintre ni philosophe et n'ayant jamais su rien faire de sa vie… souverainement régalé par une femme jeune, belle, chic, gentille et riche…
L'impossible ne peut-il être rêvé ?
La Beauté, toute gonflée d'amour, riche de tout ce dont elle s'habille, s'approchant doucement de la laideur la plus laide et la touchant, la léchant de petites flammes très douces ; libérant dans les veines desséchées de la laideur si laide, toute la sève de la laideur et la faisant trembler, ivre d'un absolu bien être…
…La laideur la plus laide et la plus solitaire qui n'a jamais reçu sur la moindre parcelle de son épiderme, la plus petite goutte d'amour…[Août 1997]

L'être social et l'être « autrement »

L'être social qui est en nous, communique plus facilement avec le monde parce qu'il s'adapte aux règles et qu'il a des repères…
Mais l'être irrationnel qui est en nous, communique difficilement et même parfois pas du tout… Il y a en lui, en cet être là, différent de l'être social, une singularité que la règle ne prend jamais en compte. Aussi ne lui reste-t-il, à cet être là, pour communiquer, que des signes, des signes de lui seul…[Août 1997]

Pierre et Jean

Il était une fois Pierre et Jean.

Pierre appréhendait le monde en maître de maison au jugement sûr, en conducteur d'une puissante et confortable automobile. Sa carte de crédit était un mot de passe universel, même si, à l'occasion, son compte se trouvait à découvert…

Jean, lui, appréhendait le monde tel un skieur de fond qui n'aime pas la neige et ne sait pas bien s'arrêter. Il n'a ni automobile ni jugement sûr… Son compte n'est jamais à découvert, et le fond de son ciel non plus d'ailleurs… Mais sa carte de crédit ne « passe pas » : trois, quatre fois retournée, elle est le plus souvent refusée.

Ainsi va le monde : il y a Pierre ; il y a Jean…[Août 1997]

Pas meilleurs loin de là…

La mort ne nous rend pas meilleurs que nous avons été dans la vie… C'est l'inéluctable, l'inacceptable, pour les êtres que nous sommes, hantés notre vie durant par le spectre de cette mort venant, qui nous fait découvrir au dessus du cercueil, toutes ces qualités que le disparu avait, de son vivant…

Lorsque nous étions, on ne nous a presque jamais dit le meilleur de nous… Et si l'on nous l'a dit, c'était pour en user, en tirer parti, de ce « meilleur »… Comme on tire le lait d'une vache pour le boire ou en faire des fromages.[Août 1997]

Sur une carte postale de vacances, fin juillet 1997

Aline, Marie-Thérèse, Doriane et les Autres… Bonjour le Groupement Postal des Brimbelles, et splatch ! Une très grosse vague blanche sur vos visages ! J'aimerais vous dessiner l'enchantement de ce rivage traceur de routes nouvelles !

Mot de passe à jamais périmé : « Ravage ».

LES ECRITS DE 2001 à 2005

Les dédicaces que j'ai rédigées lors de la remise aux personnes citées ici, de mon premier livre « AU PAYS DES GUIGNOLS GRIS », sorti en Octobre 2002 aux Editions Bénévent …

A Françoise Claude,

A la jeune institutrice que vous fûtes (et que j' aurais peut-être aimé rencontrer mais je n'étais pas encore né)

A la « toujours jeune » institutrice retraitée que vous êtes, en hommage à votre gentillesse et à votre fidélité dans la traversée des années vosgiennes et de tous ces jours qui viennent encore…

A Jeanne,

A l'aînée de ma famille, Jeanne, née en 1911, qui traversa le 20ème siècle, connut deux guerres et entra dans le 3ème millénaire…
A cette mémoire vivante de ma famille, qui me relie à mes origines, et sans laquelle je ne puis entrer dans mon avenir.
J'espère encore, Jeanne, tous ces jours de toi, à l'aube de ce 3ème millénaire, qui me raconteront les visages disparus, les visages en « transhumance » entre l'avant et l' après…

A Marie,

A Marie, une nouvelle étoile entrée dans mon cosmos…
Je ne sais pas si cette étoile est plus belle ou plus brillante qu'une autre, ni d'où elle vient, ni dans quel ciel elle a vécu avant qu'elle n' apparaisse dans mon cosmos…
Je sais seulement que je l'aime, tout simplement, comme on peut aimer ces petites lumières qui traversent l'encre de la nuit pour rejoindre nos rêves.
Toute nouvelle étoile entrée dans mon cosmos n'en ressort jamais.
Si les mots venaient à te manquer, Marie, tu aurais encore ton regard, ton sourire et ton visage, qui ont peut-être plus de pouvoir que les mots…

A ma femme,

A toi, ma chère femme, Irène, mon « histoire inconnue des hommes » sans autres traces écrites que celles qui figurent dans mes carnets, images identificatrices de l'existence de toi.
Dans cette « si drôle et si étonnante traversée de la vie », hier est coupé en deux : hier sans toi et hier avec toi. Et demain est d'un seul tenant, pour l'éternité…
De toutes mes milliers d'histoires d'amour, d'un seul instant vécu parfois, tu es l'histoire d'amour qui emporte toutes les autres… Mais dans ta seule histoire, il y en a aussi des milliers d'autres, de tous ces instants de toi… Et comment faire, avec un cœur si petit pour tellement de milliers d'histoires d' amour ?

Au Cinéma de Contis,

Au cinéma de Contis, à Betty et Rainer, à la jolie demoiselle du bar du ciné, à tous ces visages familiers, de Contis ou d'ailleurs, qui traversent ce merveilleux espace de convivialité (le hall d' accueil).
A ces heures bleues à nulle autres pareilles, qui nous relient si bien ensemble, le temps d'un court ou long métrage.
C'est vraiment très chic, très intime et très convivial… Et puis, Betty n'a pas son pareil pour présenter les films et les réalisateurs, raconter de petites anecdotes émouvantes et drôles.
Je suis très heureux de vous présenter ce livre…

A Tanguy,

Le meilleur de toi-même te mènera très loin si tu t'en donnes les moyens… Plus loin encore que le crois aujourd'hui.
Tu ne seras pas seul dans l'aventure du meilleur de toi-même. Il te faudra aussi, du visage qui te sera le plus cher, faire l'une des étoiles les plus belles du cosmos.

Mais faire gagner le meilleur de soi-même ainsi que celui des autres est assurément une expérience difficile…

…

A la Société Littéraire de la Poste et de France Telecom…

A la Société Littéraire de la Poste et de France Telecom, qui a plus de 100 ans d'existence, et, loin de s'essouffler, à l'aube de ce troisième millénaire, entre dans la Modernité, ressuscitant les visages de jadis qui ont marqué la vie littéraire, ouvre ses portes à des regards nouveaux…
En souvenir de ces moments heureux passés auprès de vous lors d' assemblées générales.
A Martine Rauzet et Josette Rasle, les deux « petites fées » de la Société Littéraire…

…

A mon conseiller littéraire,

A Edwige Fournier-Lemaitre, mon conseiller littéraire, en souvenir d'une relation épistolaire au temps de ces jours d' avril qui soir et matin, effleuraient de leurs doigts verts et tendres des bouts de nuit peuplés de petites étoiles…
Merci pour votre accueil, votre sincérité, votre délicatesse, le ton de vos remarques et de vos observations… C'était parfois celui d'une jeune monitrice d' auto-école, un peu sévère certes, mais oh combien émouvant !
Quel que soit le destin de ce livre, je conserverai toujours, comme pièce à conviction, le manuscrit « première version » avec vos annotations.
Mais il n'y a pas que les regards, les visages et les sourires… tombés du ciel ! Il y a les voix, aussi.

…

A ma chère cousine Marie-Françoise,

Quand j' étais petit, je n' avais ni grande ou petite sœur… Je ne savais pas, alors, ce que pouvait être une cousine. Alors j'ai demandé à maman qu'elle m'explique… Elle m'a dit qu'une cousine, ce n'était ni une sœur, ni une petite copine… Cela me semblait bien mystérieux. A vrai dire, cela me faisait tellement rêver que je finis par penser que cela pouvait être une fée…

…

A ma chère cousine Dany…

En souvenir de deux moments merveilleux :
--celui des cabrioles dans le couloir, à Cahors, en 1951, alors qu'âgé de trois ans, je voulais ainsi te dire que je t'aimais, au risque de me mâcher le crâne parce qu'il n'y avait pas de tapis dans le couloir.
--celui de nos retrouvailles, le 27 avril 1985, alors que nous ne nous étions pas revus depuis 10 ans, sauf une fois lorsque mon cher papa a disparu en 1984… Ce samedi 27 avril-là fut un jour d'intense émotion. Et la semaine qui le précéda, un rêve immense…

Je suis fou de joie, ma chère cousine, de t'offrir ce livre… Quelle cabriole !

…

A Paulette, la sœur de mon père,

A toi, Paulette, la plus jeune sœur de mon cher papa, qui a su garder tout au long de ta vie, cette générosité, cette spontanéïté et cette fraîcheur d' âme qui sont celles des jeunes enfants.
La vie t'a pas gâté, mais on est toujours entré dans ta maison comme on entre dans la fête du village, parce que ton cœur, précisément, a toujours eu des guirlandes…

…

A Martine, Frantz, Isabelle, Pauline et Juliette…

Si je savais pourquoi je vous aimais, vous aimerais-je encore à ce point là ?
Il n'y a qu'une explication possible :
Les crises de fou-rire que nous avons eu ensemble, le chic et la classe de ma cousine Martine, la voix de Frantz accompagnée des notes cristallines de sa guitare, la pétillance d' Isabelle et la féminité en marche dans le troisième millénaire de deux adorables petites filles…
Mais, au delà de toutes ces raisons d' aimer, n'est-il pas vraiment merveilleux d'aimer tout court, tout simplement ?

…

A ma tante Suzanne,

En souvenir de l'un de mes plus fabuleux voyages de ma vie, alors qu'âgé de neuf ans, en 1957, tu m' accompagnas, avec tonton Lamagnère, en train, de Dax jusqu'à Marseille.
C'était un train de nuit, il n'y avait pas de paysage à voir, je n'ai pas fermé l'œil de la nuit, et toi non plus parce que, vraiment, je n'ai pas été très sage… Il est vrai qu' après la gare Saint – Charles, il y avait un avion pour Tunis, à prendre… ça m'a fait tout drôle d' être pour une nuit et un matin, ce 22 septembre 1957, ton petit garçon, alors que tu avais déjà deux grands fils !

…

A Annie, Jean – Jacques, Odile, Laurence et Edith,

Avec toute mon affection, je suis très heureux de vous faire lire ce livre, parce que votre famille est pour moi le vivant symbole de ce que doit être une famille.
Vous êtes donc l'une de ces « familles – phare » que j'ai eu la chance de rencontrer dans ma vie.
Ce livre, en fait, est un très vieille histoire. Je n'aurais jamais cru pouvoir le faire un jour. Et si je l' ai fait, c'est parce que je suis trop amoureux des gens qui m' émerveillent.
Rien ne sera jamais perdu d'un seul de vos regards tombés du ciel, ni de tous les instants de vos visages. Merci pour votre gentillesse, merci pour la famille que vous avez été pour Irène, ma femme, pour Tanguy, mon fils, et pour moi-même, parfois en des circonstances douloureuses, notamment en 1984 quand j'ai perdu mes parents…
Je me souviens entre autres, avec émotion, d'un noël passé auprès de vous, et d'une promenade un dimanche après-midi de décembre à Laval, alors que nous étions tous ensemble.

Merci pour tout ce que vous serez, encore et toujours. Merci d' être passés dans ma vie comme des doigts sur mes cicatrices…
Il fallait assurément un homme trempé comme l' était Jean – Jacques pour être le créateur d'une telle atmosphère familiale, et toute la magie féminine d' Annie, d' Odile, de Laurence et d' Edith.
A vous pour toujours, dans mon cosmos !

…

Dédicace de l' auteur…

Ce que je trouve intéressant, dans les gens, c'est le meilleur d' eux-mêmes, ce qu'il y a de vrai et d' émouvant en eux…
Tout le reste, ce qu'il y a de moins bon en eux, et même ce qui est détestable, ne m'intéresse pas parce que cela fait partie du sens commun.

Le Voyage en Amazonie

C'est l' histoire d'un petit garçon, Rasta et de son chien Titi - Puant qui veulent rejoindre leur cousin indien Ding - Ding en Amazonie.
Rasta et Titi – Puant :
"Quel moyen de locomotion allons - nous utiliser pour ce long voyage ?
Après maintes réflexions, Rasta s' écria " Il nous faudrait un mille-pattes géant."
-- Ouais... ça, c'est une bonne idée, répondit Titi-Puant, qui se mit aussitôt à chercher. Il creusa avec frénésie et trouva un énorme mille-pattes.
-- Il est superbe, s'écria Rasta. Peux-tu te transformer en pont ? ajouta-t-il en s'adressant au mille-pattes ?
-- Vrinn ???...
-- Peux-tu te transformer en pont ?
-- Vroui...
Le mille-pattes s'allongea, s'arc-bouta au dessus de l' Atlantique.
C'est sur ce pont improvisé que Rasta et Titi-Puant traversèrent l'océan et se retrouvèrent en Amérique du Sud.
Ils marchaient dans la forêt Amazonienne quand ils entendirent des bruits bizarres.
" Boum broum broum..."
-- Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Titi-Puant.
-- Je ne sais pas, répondit Rasta.
-- Allons voir !
-- Hein, oh, des peluches géantes !
-- Hi...Hi...Hi...
-- Un des dinosaures dit :
-- Eh, arrêtez, monsieur, de me chatouiller ! voyons !
-- Ouhhaaa ! Au secours ! Des grogosaures!... Et ils s'enfuient en courant. Mais un petit grogosaure les rattrappa et leur demanda :
-- Est-ce que je peux venir avec vous ?
-- D'accord !
Et ils firent un bout de chemin ensemble.

Continuant à marcher dans la forêt, ils virent un arbre qui bougeait dangereusement.
-- Ah, si seulement je pouvais faire du trampoline, rêvait un énorme gorille.
Il aperçut le mille-pattes :
-- Quelle bonne aubaine ! Vite, ma baguette magique, " Badabim, boum boum, trampolino, trampolinou, gogorillo, gogorillou, trampolino, trampolinou ! Il se laissa tomber sur le magnifique trampoline et rebondit tant et tant qu'il atterrit dessus et rebondit tant et tant qu'il versa sur un gros nuage noir.
-- « Qui ose me réveiller pendant ma sieste ? » s'écria le nuage...
-- « Au secours ! Au secours ! Je suis crevé ! »s' écria encore le nuage...
Et il se transforma en pluie.
Mais les autres nuages arrivèrent à toutes jambes et l'entourèrent. Il y en avait des petits, des gros, des grands, des maigres, des carrés, des gourmands, des vieux, des jeunes et des enfants.
-- Pourquoi as-tu fait du mal à notre ami ? demanda le gros rouge, très en colère.
Sans le laisser répondre, les autres s'écrièrent :
-- A l'attaque !
Mais, d'un coup de baguette magique " nuagi, nuageou, dégoulini, dégoulinou, pluilli, pluillou ... » les nuages colorés se transformèrent en pluie. Celle-ci se mit à tomber à seaux, si violemment, sans s'arrêter ; et le filet d'eau grossit, s'enfla, déborda... Et c'est ainsi que se forma le grand fleuve Amazone.

Un crocodile qui se prélassait vit toute cette eau déferler vers lui.
-- Ah ! Quelle merveille ! Un déluge !
Comme il criait cela, il reçut juste à ce moment-là, dans sa gueule ouverte, le gorille qu'il avala illico.
Au même instant, Rasta et Titi-Puant récupérèrent la baguette magique qu'avait laissé échapper le gorille en tombant.
Un coup de baguette magique... Et le trampoline fut transformé en canoé. C'est ainsi qu'ils arrivèrent en vue de la tente de Ding-Ding. Celui-ci, quand il aperçut cette embarcation, crut qu'il avait affaire à des ennemis. Il saisit son arc, les visa...
et tira quelques flèches. Vite, Rasta prit la baguette magique et les flèches devinrent des fleurs.
-- Arrête ! C'est nous, tes cousins de France.
Ding-Ding les reconnut et il les fit entrer.
C'est alors que la grande fête des retrouvailles put commencer
.

Il bâtit

Il bâtit... bâtit-bâtit
bâtit son nid...
Il a 30 balais
Un double équateur de bourrelets, déjà, oui, à 30 balais, entre son Sud Fesses-Pattes et son Nord Caisse-Tronche.
Il a signé un prêt bancaire... de 20 berges... presque hésité sur 25.
Mais 5 ans de plus, ça faisait pas le crépi ni la véranda en sus.
20 berges... Il va la payer jusqu'au DEUG de son rejeton, sa baraque, s'il a pas fait un infarctus avant...
4 fois le prix qu'elle aurait coûté, lotissement " Les Alouettes ", s'il avait pu la bâtir sans signer le prêt... (en héritant, par exemple)

Il est cadre moyen dans une boîte qui vend et achète, se restructure et fusionne avec une autre boîte.
Sans battre de l'aile, la boîte affiche un bulletin de santé qui laisse présager d'une intervention prochaine dans ses éléments structurels. Autant dire que, tous diagnostics confondus, même si, pour le trimestre à venir, la conjoncture est favorable, les Mondiopérateurs, pressés par leurs cohortes d'actionnaires, vont exiger un dégraissage en matière de coûts salariaux...

Il quitte " Les Alouettes " à 7 plombes du mat', il se tape 40 bornes avec sa caisse pour aller bosser, et la boîte, encore, lui demandera de crapahuter dans les embouteillages, sur les voies de contournement et dans les dédales des ensembles pavillonnaires de la mégapole voisine, peut-être 100 bornes, autant de rond-point et de feux tricolores, afin de négocier des contrats juteux, de débrouiller des affaires complexes, se débattre dans des situations relationnelles inextricables...
Il sera de retour aux " Alouettes " à l'heure du journal télévisé, avec sa Mégane. Vanné, pompé, saturé d'objectifs commerciaux, l'estomac chargé de nourritures bavantes et coulantes, ou conditionnées en barquettes, ou encore, s'il a pu aller au resto, tout confit d'un plat du jour plantureux ; la tête bouffée par son boulot à la con qui consiste pour l'essentiel à fourguer à des tas de gens des produits et des services superflus.
Les " com ", par les temps qui courent, ça douille pas des masses et ça paie pas la chaîne Hi-Fi ni le dernier ordi.

Il a son samedi... Tout de même !
Mais le samedi, c'est pour les courses, le matin, entre 10 heures 30 et midi, à Carrefour ; et la tondeuse, 1200 mètres carrés, l'après-midi, après la sieste du voisin, de préférence. Et Patrick Sébastien à la Télé, le soir.
Les samedi soir de juin, on se fait un petit barbe-cue, discret-discret, si le vent vient du bon côté...
Les toutous, des gros pour la plupart, des " Je monte-la-garde ", ça aboie fort, aux " Alouettes "... surtout lorsqu'un cycliste inconnu s'égare dans le lotissement.
Dimanche matin... Un gros dodo jusqu'à 10 plombes et plus. Le tiercé, le repas dominical, la sieste, la promenade en bagnole quand il fait beau jusqu'à la petite forêt apprivoisée à 3 kilomètres au delà de la sortie de l'autoroute, ou, quand il pleut, une virée au centre commercial ouvert le dimanche, pour voir les beaux canapés, les cuisines intégrées...
Dimanche soir à la télé... Il hésite entre un thriller américain sur la Une, ou une « série » sur la Deux.

Depuis 2 ans qu'il a bâti...bââti-bââti, aux " Alouettes ", il a pas encore fait son crépi. Il est encore tout de briques vêtu, et, financièrement, nu comme un ver... Parce que la Mégane, en plus des traites de la baraque, il faut la payer... Et l'un dans l'autre, les deux prêts, celui de la baraque et celui de la bagnole, ça fait plus de la moitié de la paye... Largement plus.
A chaque fin de mois, il est raide comme un passe-lacet, et doit des sous partout...

Il bâtit... bâtit-bâtit
Bâtit sa vie... de tic et de toc, avec des projets qui ne vont pas plus au Sud que la rive Nord de la Méditérranée, pas plus à l' Ouest que la côte Atlantique, des projets, des évasions, des étés, des campings et des bungalows, tous reliés par des kilomètres d'asphalte. Il est l' omnibus dont chaque arrêt est un arrêt-fric dans les distributeurs automatiques de billets.

Il bâtit... bâtit-bâtit
Bâtit son nid...
De tout ce qu'il peut y couver dedans, jusqu' aux excréments de ses aspirations, jusqu'aux pollutions de ce qu'il consomme...
Quand il se connecte sur le site perso de sa jolie voisine, il assiste à un défilé de mode quatre saisons qui le ravit, se régale des expressions de son visage, écoute ce qu'elle raconte, explore tout ce qu'elle a féminisité de sa personne et de son atmosphère.

Il bâtit... bâtit-bâtit... De tic et de toc, de tout ce qui est préfabriqué, standardisé, normalisé, planifié, règlementé, aseptisé...

A quoi peut bien servir une cuisine intégrée lorsque, du lundi au vendredi, on ne bouffe que des denrées en barquette, en plastique ou en boîte ; le samedi soir, la pizza du camion de passage ; et le dimanche, si l'on cocufie sa salle à manger-salon pour le menu gastronomique de l'hôtel des Acacias, au beau milieu de tous ces Messieur-Dame en costume, tailleur, coiffure en chou-fleur, moustaches à la Jacques Lanzman et pochettes de cuir à bandoulière ?

Il a bâti... bâti-bâti... Mais dans sa maison, y' a pas de bibliothèque. Il ne lit pas de bouquins. C'est pas un intellectuel.

Chez son voisin, y' a une très grande bibliothèque, en autre chose que du toc, du beau bois, des étagères solides qui supportent de gros volumes reliés de cuir. Mais le voisin ne lit pas, cependant. Il achète, pour 20 euros en moyenne, tous les grands succès, tous les grands prix littéraires, tous les ouvrages à la mode que pondent les auteurs connus, les hommes politiques, les journalistes et les écrivains de renom, les derniers romans de la saison, il collectionne de très beaux ouvrages grand format avec de belles photos, il est abonné à France Loisirs. S'il ne lit pas, alors pourquoi les achète-t-il, tous ces bouquins ? Tout de même, il les "survole" un peu, à temps perdu, pour avoir l'air de s'y connaître... C'est que, chez le " Tabac-journaux " du coin, les rayons du milieu du magasin regorgent de tout ce qui peut sortir, se vendre, à grand renfort de bandes publicitaires, rouges, souvent, autour des livres, avec la sacro-sainte mention " prix renaudot, fémina, interallié ", etc...

Les bouquins, c'est comme la bouffe, la mode, les programmes télé, les séries américaines et les derniers films qu'on voit dans toutes les grandes salles de cinéma. Ils sont aussi " aseptisés ", peut-être un peu moins que la bouffe. Ils sont là pour prouver que le monde existe, bel et bien, en bonne et due forme, avec quelques malheurs, certes... et un peu de contestation, parce qu'il faut que ça remue les tripes, de temps en temps. Les " pas aseptisés ", ils sont trop dangereux, ceux-là, on les trouve pas dans les bibliothèques des municipalités de Gauche et encore moins de Droite, ni dans les librairies, ni chez le " Tabac-Journaux " du coin.

Il a donc bâti... bâti-bâti, notre mec de trente balais... Et les balais s'empilent, s'agglutinent comme des allumettes, débordent du gâteau d'anniversaire. Il vient un temps où les balais commencent à se déplumer. Et les traites sont toujours là, fidèles au rendez-vous de la fin du mois !

Si l'on peut, on fera plus cossu que la Mégane, car le dos, sur des centaines de kilomètres, passé la quarantaine, dans une caisse qui secoue, il se met à gueuler parfois...

Quand les balais passent, les habitudes changent...

A la place du pantalon à doubles poches latérales, on arbore la petite pochette en cuir ou la sacoche à rabats et bandoulière. Au lieu de s'asseoir sur le canapé les genoux croisés avec son assiette de charcuterie- salade composée devant la télé pour le thriller, on bouffe à table, normalement, en famille.

5 ans après avoir bâti... bâti-bâti, not' mecton, il a traversé une p'tite crise... La crise existentielle, le pourquoi et le comment, le sens du monde, qu'est-ce qu'on fout sur Terre et tout le tremblement ! Alors, il s'est mis à avoir de la " vie intérieure ".

Résultat ; sa femme l' a plaqué, ses enfants ont tous les soirs déserté le domicile familial. C'était devenu invivable pour tout le monde. C'est connu, le meilleur de soi-même ne change pas la vie de ceux qui vivent auprès de nous, parce que ce meilleur-là ne nous a pas changé nous-mêmes.

Il a essayé d'écrire un bouquin, not' mecton... Pas besoin d'être un intellectuel pour écrire un bouquin... Une histoire impossible, une histoire de gosses turbulents dans une cité HLM en pleine explosion socio-culturelle, avec des gonzesses hyper-drôles, des vieux qui veulent pas aller en maison de retraite, des banquiers qui se révoltent, des assureurs qui se désassurent, des facteurs qui brûlent la publicité en pleine rue, et des femmes qui ne font plus à bouffer ni la vaisselle, ni la lessive ni le repassage... Le style y était... à peu près, sauf les mots qui n'existent pas dans le dictionnaire. L' atmosphère ? Oh, putain, ouais, y'en avait, de l'atmosphère... ça n'en finissait pas, trois cent pages... Mais il y passait ses nuits, ses dimanches, ses congés, il en bouffait plus...

A un océan de la conclusion, not' mecton, il a lâché... Il a renoncé, tout bazardé. Il a coulé... coulé-coulé.

Non, on n'écrit pas un bouquin, quand on crèche aux " Alouettes ", quand on fait un boulot de " système ", et qu'on n' a ni les relations, ni l'environnement pour... Pensez-vous, comment trouver le temps de composer, d'abord, puis de taper, ensuite, de corriger, de relire, d'arranger, de vérifier si ça tient debout, l'enchaînement, le scénario, la concordance des situations, la vraisemblance, le style, l'orthographe, la documentation, toutes ces heures et ces heures, où chaque paragraphe est un bout de terrain conquis, et ces jours et ces nuits sur des mois et des mois, peuplés d'instants volés à la routine, les regards moqueurs ou indifférents, l'ennemour absolu des autres... Après huit heures d' activité professionnelle et de déplacements, avec toutes ces bintzeries et tracasseries quotidiennes, sans contacts, sans relations, sans pouvoir vraiment se confier, sans appuis... Autant vouloir faire sortir une forêt d'un désert, accoucher une vache du ventre d'une souris... C'est de la folie, de l'utopie, du suicide moral...

La crise s'est tassée, finalement, au bout de quelques années. Elle a fait comme tous les ronds dans l'eau, elle s'est diluée...

Il bâtit... bâtit-bâtit

C'est un tronc d'arbre sans racines dans la terre et sans branches vers le ciel, c'est à dire l'un de ces huit cent millions d'humains qui vivent dans les pays à économie développée de la Terre, en étant plus riches, ou moins pauvres, que tous les autres humains de tous les pays de la Terre.

A titre de comparaison, par exemple, un habitant de l' Ethiopie profonde, d'un village du Penjab ou d'une favella de Rio de Janeiro n'est pas un tronc avec deux trous, l'un pour avaler et l'autre pour évacuer, mais un cactus avec des épines pour se défendre.

Le tronc d'arbre avec deux trous est un être aseptisé qui bâtit, loge, squatte, consomme, pollue, bouffe comme un cochon ; et pense, agit, vit, respire, use des tonnes d'eau...

NOIR BLANC ROUGE, 1 ère partie

Préface

Les pages qui vont suivre constituent un ensemble de documents divers.

Des textes, des réflexions, des pensées, des anecdotes, des récits, de petites histoires, des nouvelles parfois. dans l'ensemble, et d'une manière générale, tout ce que je vais tenter ou m'efforcer de peindre, de traduire, d'exprimer, avec les mots de tous les jours.

Un peu comme si je faisais voile, en plein milieu de l'océan, guidé par les étoiles, vers une terre inconnue que naturellement, je souhaiterais atteindre.

Prenez un Atlas, ouvrez-le à la page de l' Afrique, regardez l'extrémité de la Mer Rouge et le Golfe Persique. Dans l' Antiquité, avec l'océan indien, tout cela, c'était la mer Erythrée. Aujourd'hui, et demain plus encore, les deux plaques, celle de l' Asie et celle de l' Afrique s'éloignent progressivement : un nouvel océan est en train de naître, l' océan Erythréen.

Dans quelques centaines de millions d' années, la Terre n'aura plus le même visage...

En accéléré, juste le temps de laisser une image fugitive se former dans votre esprit, imaginez cet océan immense, entre deux continents qui n'auront plus les mêmes contours.

Mon bateau coulera, soit parce qu'il deviendra trop vieux et qu'il ne pourra plus naviguer (c'est bien le sort de tous les bateaux, non ?),
soit parce qu'il aura eu un accident, mais la voile, quant à elle, existera et gonflera toujours sous le vent, peut-être aussi longtemps que le temps qu'il faudra pour qu'un tout petit bras de mer devienne Océan Erythréen.
La voile ne m'appartient pas, elle existait déja bien avant que mon petit bateau ne quitte sa baie natale...

Toujours en accéléré, rejoignons ce nouveau visage de la Terre, avec, disons, ses trois continents qui seraient, par exemple, pour le premier, le plus vaste, comme toute l' Afrique, l' Europe, l' Asie et l'Australie réunis ; pour le second, beaucoup plus petit, comme toute l'Amérique du Nord, et enfin, pour le troisième, une très grande " Terre Australe ", soit le très lointain lendemain du continent Antarctique actuel. Et si nous nous donnions rendez-vous, alors, dans un million d'années ?

Je pense que, à ce moment-là, il y aura encore, ou de nouveau, des humains sur la Terre. Des plantes, des arbres, des animaux, des oiseaux, des insectes.
L'histoire se reconstituera, les civilisations passeront et renaîtront de leurs cendres.

La vie est une drôle d'expérience, et, en cet été de fin de siècle, alors que nous n'avons toujours pas quitté " ER-1", c'est à dire l' Ere de l'ensemble des civilisations que nous avons connues jusqu'à présent, j'avoue humblement que je ne sais plus très bien où j'en suis, justement, de cette si drôle d'expérience. A dire vrai, je ne me sens pas plus avancé que lorsque j'étais, autrefois, un tout petit enfant.
Les points de repère sont toujours aussi flous, les frontières imprécises, les interrogations, encore plus présentes. Je n'ai pas choisi de port, ni de pays, ni de religion, ni de philosophie, ni de langue, ni de drapeau, et ma destination est certainement très lointaine.

L'une des seules réponses possibles, l'une des clefs, réside peut-être dans la communication...
Mais je crois que la communication, en dépit de tous ses supports, de toute sa technique, de toute sa raison d'être, de toutes ses évolutions, reste encore un monde à découvrir, à explorer...
Un univers dans lequel on ne peut entrer que si l'on parvient à s'arracher à l'attraction dont on est prisonnier : ce poids énorme, cette gravité omniprésente, cette densité écrasante qui nous collent à la peau et à l'esprit, qui font partie de nous comme le sang qui coule dans nos veines. S'il s'avère si difficile de s'arracher à cette attraction, il est peut-être possible, cependant, d'en devenir moins dépendant. Mais pour cela, ne doit-on pas accepter de revoir tous ces points de repère qui jusque là, faisaient référence dans notre environnement familial, socio-culturel, et qui définissaient si bien une " ligne de vie ", des " certitudes-refuge " ?

Il y a des gens, dans notre entourage socio-professionnel ou familial, avec lesquels on peut plus facilement exprimer notre personnalité : avec eux, en effet, on est naturel, on rit, on dit tout ce que l'on pense, on est vraiment soi, sans aucun

complexe, sans retenue, sans aucune gêne. Ils semblent nous répondre et participent à tout ce que l'on exprime. Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'on les intéresse vraiment. Peut-être même que nous les " bassinons " sans le savoir, et, toute une existence durant, ils joueront ce jeu naturel, parce qu'ils nous aiment sans cependant avoir besoin de nous, et nous vivrons ainsi, avec eux, une relation illusoire.

Toujours dans notre environnement socio-professionnel ou familial, il y a en revanche des personnes avec lesquelles on ne peut que très difficilement exprimer librement sa personnalité. Cela n'empêche pas de les aimer. Eux non plus n'ont peut-être pas du tout besoin de tout ce que l'on voudrait exprimer. Et il ne nous viendrait pas à l'idée de l'exprimer, d'ailleurs.

La communication, donc, n'est utile, profitable, nécéssaire, que si elle intéresse directement l'autre, soit dans sa vie quotidienne, soit lorsqu'elle touche son esprit et sa sensibilité.

Aussi, selon une expression populaire, " on pisse souvent dans un violon Afin de ne pas " bassiner " les gens que tu aimes, fermes ta boîte à malices. Exprimer tout ce que l'on sent, le peindre ou le traduire, c'est parfois une nécéssité. Parier, miser, hypothéquer sur ce que le Récepteur va percevoir ou entendre, représente toujours un risque pour l' Emetteur. Le risque le plus commun étant celui, je crois, de l'indifférence, peut-être le plus difficile à assumer.

Rencontrer directement et sûrement, tout de suite, des gens qui seraient vraiment intéréssés par ce que tu voudrais exprimer, c'est très aléatoire, et même si tu les trouvais, les aimerais-tu pour autant ? Seraient-ce réellement là les gens que tu souhaiterais rencontrer ?

En somme, pour que la communication ait un sens, il faut nécéssairement que tous les acteurs qu'elle relie soient branchés sur une même longueur d'onde, ou, tout au moins, sur une gamme d'ondes bien déterminée. Mais le fait d' être branché sur la même longueur d'onde implique également l'existence d'une reconnaissance effective de ce que l'autre est, tout au fond de lui même, indépendemment du lien qui vient de s'établir.

La relation se complique d'autant plus, que, parmi tous les acteurs, il en est qui, naturellement, ont une personnalité dominante, s'expriment plus facilement, ont une tendance instinctive, inhérente à leur nature, à se mettre en valeur, étouffant ainsi la personnalité des autres acteurs.

L'esprit critique nous habite tous, à des degrès divers. Il est bien plus naturel de dénoncer les travers, que de parler de ce qui nous émerveille, de faire ressortir des qualités essentielles ou de donner l'occasion aux gens d'exprimer le meilleur d'eux-mêmes.

Au delà de l'enfance, dès que la connaissance du monde, l'expérience et l'école de la vie ont commencé de nous marquer, de nous imprégner, de nous façonner, l'innocence s'éteint peu à peu, et nous perdons, en grande partie, la faculté de nous émerveiller.

Ce sont les repères traditionnels, les valeurs qui ont cours, les structures idéologiques, sociales, économiques ou culturelles, les nouveaux modèles, les différents courants de pensée, l'esprit de l'époque où nous vivons, qui font ce que nous devenons, parce

que nous ne savons pas, ou très peu, sauvegarder notre indépendance, notre authenticité, notre pureté originelle.
Avec la perte de l'innocence et cette dépendance par rapport à notre environnnement, est-il possible de communiquer vraiment ? A quoi ressemble donc l' univers du relationnel ? Sinon à celui qui est le notre aujourd'hui, c'est à dire un désert de pierres qui parlent ? Des pierres toutes empreintes de la matière qu'elles ont puisé depuis toujours dans le même sol ?

Si j'étais muet, je n'aurais pas les paroles ni le son de ma voix pour m'exprimer, je n'aurais que mes yeux, mon visage et mes mains pour parler. Il faudrait alors que je mette toute mon âme dans mon regard ou dans mes gestes... Cela reviendrait au même que de ne pas être muet.
La magie des mots, ou la magie du regard, ce n'est rien de plus qu'un chapeau dans les mains d'un prestidigitateur, il ne sort du chapeau que ce que le spectateur veut vraiment apercevoir. Nous sommes tous magiciens, en quelque sorte, mais sans vraie magie, ou alors, seulement de temps en temps, un très bref instant.

Ce qui m'aura finalement le plus étonné, le plus déconcerté, et parfois le plus désespéré, dans cette traversée de l'existence, c'est cette incapacité du meilleur de nous-mêmes à changer réellement la vie que nous vivons. Penser tout ce que l'on pense, avec autant de conviction et de bonne volonté, au plus profond de soi-même, allant parfois jusqu'à l'exprimer et le confier, le crier, même, pour, en définitive, dans la réalité que nous vivons au quotidien, s'en trouver si éloigné, si peu conforme.

Noir, Blanc, Rouge...
Si je devais me confectionner un drapeau, choisir mes couleurs, pour un pays que j'inventerais, et vivre avec des gens qui seraient de ce pays, ce sont certainement ces couleurs là auxquelles je me rallierais.
Mais le problème majeur, qui ne manquerait pas de se poser, c'est qu'avec un drapeau, quel qu'il soit, on fait toujours marcher des gens derrière, et que, face à ce drapeau, ou à ses côtés, il y a aussi d'autres gens, qui eux, ont choisi de se rallier à d'autres couleurs, parce qu'ils sont différents, et surtout parce qu'ils sont libres.
A partir du moment où l'on fixe des repères, où l'on se réfère à un signe de reconnaissance, il y a toujours, forcément, un clivage : d'un côté ceux qui suivent ou se conforment, et de l'autre côté ceux qui ne suivent pas, et que peut-être on excluera. Que reste-t-il alors de la notion de reconnaissance au sens vrai du terme ?

Non, je n'arborerais point de drapeau. Mais je dirais, pour exprimer ma pensée :

Noir pour la liberté vraie, la liberté sans autres lois que celles de la nature, de l'univers et de la mécanique céleste, la liberté comme dans un espace vierge dans toutes ces régions du ciel où tout peut être créé. La liberté qui reconnait toute la liberté.

Blanc, pour tout ce qu'il y a de plus vrai, de plus authentique, de plus pur, de plus originel, y compris ce qui est encore inaccessible à l'esprit humain. Pour ce qu'il y a aussi de plus propre, de plus sain, de plus net, de plus lumineux, de plus vierge et totalement dépouillé de toute contrefaçon.

Rouge, pour l'amour de la vie et la reconnaissance de tout ce qui vit, quelle que soit la forme, la dimension, l'apparence, ainsi que la matière dont est constitué ce qui vit.
Et, parce que le blanc est neutre, sa place est entre le noir et le rouge.

***

Les torrents des montagnes, encore tout près de leur source, courrent déja vers la mer, dont ils connaissent l'immensité, mais pas les rivages ni les pays qu'elle effleure du bout de ses lèvres ou embrasse avec violence.

Repeins toi toujours de tes premières couleurs, même si ton ciel se charge de cathédrales échevelées au dessus des toits poivrés de suie : avec ces couleurs-là, tu redeviens un enfant sans cesser d'être un homme

Je vous attendais mille, vous n'étiez pas cent au rendez-vous . A cette heure, il est encore bien trop tôt pour être déçu. Je mettrai donc davantage de bleu dans les couleurs de mon ciel. Si demain vous n'êtes que dix, il sera alors bien plus tôt que je ne le pensais...
Et vous dites que je me recoucherai ? Non, je serai debout à l'heure du soleil levant.

L'oiseau au plumage cendre et or voyait souvent ses ailes déchirées par les broussailles hérissées de piquants, et ces hautes ronces enchevêtrées dévoreuses de fin duvet. Alors, l'oiseau décida de voler au dessus de la cime des arbres, mais il était encore tellement en dessous du ciel !

Si le sang me monte aux joues, je t'attaquerai de face au point le plus dur de ta cuirasse, et les rires aux alentours, n'arrêteront pas mes coups d' épingle : je t'égratignerai, même si tu es d'acier.
Cependant, si l'on te blesse au point le plus fragile de ton écorce, je te défendrai de toute ma force, et je ferai taire les rires.

Elle encombre caves et greniers, vomit sur les décharges publiques, pousse des pions creux sur un immense damier...
Ce sont toujours les mêmes qui vont à Dame !
La Société Libérale Avancée a aussi le pouvoir de précipiter les peuples dans une nouvelle forme d'esclavage : le conditionnement à son conformisme et à ses points de

repère.

J'ai entendu, et même écouté tout le mal que l'on dit de toi. Mais je ne l'ai pas vu. Par contre, tout le bien que je sais de toi, je l'ai vu... Alors, je le dis.

Du Président à l'idiot du village, quel défilé de carnaval ! Et quelle cacophonie ! Le rire clair du pauvre Basile ponctue la mélodie à la mode, sonne comme une cloche de Pâques dans un village de montagne, se différenciant de la vibration des cuivres et de la résonnance des tambours.
Un vernis inutile et malsain au bout des ongles gêne les musiciens qui ne peuvent trouver l'accord. Et si le petit doigt de Basile, au bout d'une main levée, très discrètement, depuis le fond de la salle, se mettait à dessiner un " La " ?

Noir Blanc Rouge, 2 ème partie

Un jour de début juin 1997, vers midi, sous le tilleul de la place de l'église, à St Dié, Vosges.

" On ne s'égare jamais si loin que lorsque l'on croit connaître la route " ; tel était le sujet sur lequel je devais m'exprimer, le 17 Novembre 1966, dans une salle de concours, à Mont de Marsan, pour entrer à la Poste.
En fait, je m'étais déja engagé sur une route, où, de part et d'autre, jusqu'à l'horizon, ne poussaient que des " Pourquoi". On m'avait déja expliqué qu'il existait une autre route, la route de tout le monde, de tout un chacun, la route normale, tout au long de laquelle se succédaient des points de repère. On me le dit aujourd'hui encore.
Cependant, à ce tournant de la vie qui est le mien en ce moment, celui de l'âge où, habituellement, ont fini de se forger, au fil de l'expérience vécue, quelques certitudes très fortes ainsi qu'une vision du monde conforme à ce qui doit se croire et se savoir, aucun de ces points de repère n'a jamais été pour moi une réponse à ces nombreux " pourquoi ", qui maintenant, je le sais, poussent aussi au delà de l'horizon.
C'est peut-être pour cela que, en dépit de ce que je vis en moi et qui pèse si lourd parfois, au plus profond de cette solitude qui est celle de l'être égaré dans les galeries de son terrier, malgrè cette souffrance intérieure dont les autres ne sont en aucune façon responsables, j'ai tout de même l'impression de ne m'être jamais aventuré assez loin pour croire connaître la route. C'est peut-être quand on se demande toujours et encore pourquoi, que l'on commence à avancer, non pas vers ce qui peut nous rassurer parce que c'est commode, mais vers ce qui n'est pas saisissable et pourtant réel parce que cela existe et que nous ne le savons pas encore.
Avec des points de repère qui ne sont pas des réponses satisfaisantes, on ne peut pas prendre appui comme sur des bornes ou des poteaux qui jalonneraient des chemins de

certitude, ni s'égarer sur de tels chemins.

Si tu n'existes que par la trace des visages qui te sont chers, et ne suivant que la trace de ces visages, ne t'attachant qu'à la poursuite de leurs regards, ne jurant que par leur existence seule, c'est comme si tu vivais dans un pays dont tu ne connaîtrais que les villages où l'on parle ton language, où l'on y a ton esprit, où l'on y pratique les mêmes activités et où l'on y communique selon ce que tu entends.

Dès que tu quittes ces villages, dès que tu ne voies plus la trace de ces visages familiers, dès lors que des regards et des languages différents t'interpellent ou se dressent sur ton chemin, tu entres dans l'errance, l'interrogation, la crainte, et peut-être, tout de même, parfois, heureusement, l'espérance. Alors, tout autour de toi, tu aperçois ces nombreux visages que tu n'as pas choisis, et tu ne peux que reconnaître leur existence...

La tortue

Lorsque, enfant, je vivais en Afrique du Nord, il m' arrivait de rapporter des tortues, que je ramassais aux abords d'un oued à proximité de l'immeuble où j'habitais avec mes parents, au neuvième et dernier étage.

Tout au bout de la coursive le long de laquelle s'ouvraient les portes des six appartements de l' étage, j' avais aménagé, en accord avec nos voisins qui étaient nos amis, un espace délimité par des briques, des morceaux de planches, de gros galets. C'était là un enclos provisoire pour ces bêtes à carapace dont la lenteur des mouvements laissait supposer qu'elles n' avaient pas besoin d'un vaste territoire…

Mes parents voyaient d'un mauvais œil un tel élevage, d'autant plus que les détritus (épluchures de légumes, feuilles de salade, morceaux de pain rassis), ainsi que les déjections de ces animaux s' accumulaient de jour en jour, encombrant le passage. De surcroît, le Régisseur, homme de loi et d' administration, devant prochainement effectuer son incursion mensuelle auprès des locataires, ne manquerait pas de nous signifier l'obligation de tout nettoyer dans les plus brefs délais. Mais le jour fatidique étant encore relativement éloigné, je parvins à grand' peine à négocier avec mes parents le maintien de cet élevage clandestin…

Mes pensionnaires s'appelaient Sophie, Proserpine, Cunégonde, Fatma, Aïcha, Zorra, Mina. Elles étaient de tailles diverses et la plus petite à peine plus grosse qu'un œuf de poule.

Outre ces pensionnaires que, nécessairement, je devrais en temps voulu rapatrier dans leur territoire d'origine, avant le passage du régisseur, j' entretenais dans notre appartement, ou sur la loggia, une amitié particulière avec une autre fille à carapace qui, elle, n'avait pas de nom et à laquelle j' étais très attaché.

L' imagination ne m'aurait pas manqué pour donner un nom à ma « fille »… J' aurais peut-être à cette fin « pêché » dans les étoiles du ciel, mais il m'avait paru invraisemblable de donner une identité à cette bête là, parce que, surgie de la terre comme tombée du ciel dans mes rêves de gosse, elle ne pouvait être pour moi qu'un drôle de caillou vivant avec des pattes et une tête. Un « caillou » qui dans mon idée me reliait à des trésors n' appartenant à personne et ne pouvant donc avoir de nom tel que celui que l'on donne à un caniche, par exemple.

Par contre, les pensionnaires au bout de la coursive extérieure, étant des êtres « empruntés » plus par amusement que par amitié, il m'avait paru assez drôle de les pourvoir d'un prénom féminin.

Dans les premiers temps de cette amitié particulière avec la fille sans nom, il n' y avait aucune magie au sein de la relation qui s' établissait entre nous. J' approchais doucement le bout de

mon doigt lorsque sa tête paraissait, mais aussitôt, les pattes antérieures formaient une muraille d' écailles, la tête s' enfonçait à l'intérieur de la carapace. Patient, obstiné, amusé, curieux, je renouvelais à maintes reprises le même geste d' approche, et parfois je l' avoue, l'
amusement se diluait dans un sentiment proche du dépit, ou même de la colère…
A chaque tentative, tout se refermait brutalement, et j' entendais un petit « tchuit » discret, sorti des deux minuscules trous situés tout juste à la pointe de la tête. Patiemment, de longues minutes durant, j' attendais que la muraille d' écailles s' écarte de nouveau, et que paraisse enfin le bout de la tête… Mais tant que je demeurais à l' affût, tout proche et le doigt tendu, les lourds vantaux musclés de la porte restaient soudés, et rien n' aurait pu les écarter, pas même la pointe d'un canif. De toute manière, une telle effraction se serait soldée par l' échec définitif de mon entreprise de communication.
Cela dura plusieurs semaines. Je m' évertuais à toutes sortes de ruses, entre autres celle qui consistait à tendre un bout de salade tout près des deux murailles d' écailles. J' agitais fébrilement le bout de salade, l' approchant de la fente qui ne s'entr'ouvrait même pas d'un dixième de millimètre. En désespoir de cause, je finissais par déposer la feuille de salade devant l' animal, puis m' éloignais…
Mon père, avec son ironie habituelle, me disait : « Tu n' as qu'à mettre une pincée de sel en dessous de son trou de bâle, peut-être que ça marchera ».

Un jour le miracle s' accomplit : alors que la feuille de salade, réduite à l' état de miettes desséchées, venait de parcourir le tube digestif de ma « petite fille caillou », les deux battants musclés de la grande porte s'ouvrirent enfin et la tête parut. Je tendis mon doigt, et à ma grande surprise, je parvins à le poser tout doucement sur le dessus de la tête. Je réussis même à toucher le cou de l' animal à l'endroit le plus doux et le plus fragile. Alors l' animal se mit à avancer, lentement, tendant sa tête et la maintenant dressée, j'accentuai la pression de mon doigt, allant même jusqu'à serrer, entre le pouce et l'index, cette petite tête qui maintenant, s'abandonnait dans toute sa fragilité. J'aurais pu d'un seul coup, l' écraser car en dépit de sa fermeté apparente, je sentais bien entre mes doigts à quel point l'animal était vulnérable. Sa peau, épaisse, constituée d'une croûte d' écailles, me faisait penser à la coquille d'un œuf d'oiseau ganté de cuir froid. Les yeux, comme deux étoiles noires, immobiles, semblaient n'avoir aucun regard autre que celui d'une innocence indéfinissable. Je me baissai, approchant le bout de mon nez à un centimètre de la pointe triangulaire de la tête, et je perçus très nettement le petit souffle froid jailli des deux trous : c' était la respiration de l'animal, régulière, délicate, inodore. Cette respiration se faisait parole, presque confidence, elle me disait sa ressemblance avec la mienne, issue, elle aussi, de deux trous.

Je pris alors conscience qu'une relation s' établissait entre nous : j' étais la « grande bête à deux pattes », un humain ; elle était la « petite bête à carapace », un reptile selon notre manière d'identifier ce genre de créature.
Je songeais aux très nombreux jours durant lesquels cet animal s' était muré, barricadé, à l'intérieur de sa forteresse, alors que je tentais sans succès de nouvelles phases d'approche… Et la « forteresse » s' était ouverte d'un seul coup !
Si un tel miracle pouvait se produire, me dis-je, entre un reptile et un humain, qui sont des êtres si différents, ne pouvait-il en être de même entre des êtres de la même espèce ?
Pour la première fois de ma vie, l'idée me vint que la relation elle-même pouvait s'apparenter à un être vivant. Un être, certes, sans réalité physique, mais un être tout de même. Et que la vocation de cet être-là était de relier entre eux les êtres physiques, dussent-ils être si différents les uns des autres.

Bien des années plus tard, au fil du temps, selon les situations et les évènements, dans cette « drôle de traversée », la vie, je me suis aperçu que finalement, entre êtres de la même espèce, les humains en l'occurrence, c' était bien plus compliqué encore qu'entre êtres d'espèces différentes. Cela tient peut-être de ce que l' humain, vis à vis de ses semblables, perçoit la relation non plus comme un être vivant mais comme le vecteur de sa pensée et de ses aspirations, un fil conducteur

de son énergie, de son orgueil, de ses projections entre lui-même et tout ce qu'il veut atteindre. Dès lors, toute phase d'approche, tout « apprivoisement » n'a qu'une issue provisoire, incertaine, dont l' émotion et le contenu se diluent toujours dans l' habitude , la lassitude ou toutes sortes de motivations dépendantes de nouveaux besoins. De plus, l'indifférence accentue le caractère illusoire d'une telle perception de la relation.

14 Avril 2002, à Tartas, sur « Cassiopée »

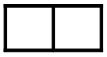
Septembre 2002, quelques réflexions...

Finalement, je fais le choix de ne pas répondre à la dureté du monde par ma propre dureté. En ce sens, je rejoins la pensée du Christ, autour de l'idée selon laquelle il faut « aimer son prochain même s'il nous fait du mal ou du tort ».
En effet, aimer ses amis, aimer les gens qui nous font du bien, ça, tout le monde peut le faire… C'est dans le sens commun, le sens du monde. Mais aimer les gens lorsqu'ils ne nous plaisent pas à priori, aimer des personnes qui ne manifestent à notre égard que mépris et indifférence, qui nous nous ont fait du mal, aimer des personnes qu'en toute logique, on doit combattre, ça, personne ne le peut…

Je crois que ne pas répondre à la dureté du monde par la dureté que l'on a forcément en soi, c'est la seule voie possible vers l'ouverture d'un espace relationnel différent de celui en lequel on vit aujourd'hui… Et depuis toujours, d'ailleurs.
Mais il ne faut pas se voiler la face. C'est extrêmement difficile, sinon impossible, étant donné les situations vécues, les humiliations subies, les violences verbales et physiques s' exprimant communément. Il faut aussi gérer ses propres contradictions.
Aussi, la première porte à ouvrir, c'est peut-être celle de la reconnaissance… La reconnaissante de l'implacable réalité.

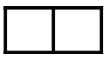
+++

Pour entrer dans la modernité, et vivre dans la modernité, il faut retrouver nos racines… Tant que nous demeurerons coupés de nos racines, toute idée de modernité ne sera que supercherie…



Il fut un temps où l'on savait inventer le beau et le vrai avec des choses très simples… L'on y mettait de ' « atmosphère », autant dire « ce que l'on avait dans les tripes ».

A notre époque, l'on parle du beau et du vrai avec des mots très compliqués, et l'on emploie des images, des formules, généralement inaccessibles à beaucoup de gens. Mais on ne sait plus inventer le beau et le vrai.



La vie n'est pas un conte de fées… Même si l'on aimerait bien, parfois, qu'elle en soit un… (On a tout de même le droit de rêver un peu, non ?)

La loi du monde, la loi commune, c'est la dureté du rapport de communication entre les êtres. Une dureté au quotidien, sans concessions ni mansuétude, une dureté implacable, continuelle, sans issue… Dans tous les domaines relationnels : la famille, les voisins, les collègues de travail,

etc…
On ne pardonne rien, on ne supporte rien, les paroles claquent comme des coups de fouet. Les allusions, les moqueries, n'en finissent plus de se renouveler… En ce sens, il faut reconnaître que l'intelligence du commun des mortels est souveraine… et que ce n'est jamais l'inspiration qui manque. Mais c'est la loi du monde : il faut « faire avec ».
La dureté du rapport de communication n'est pas seulement dans la violence des propos ou dans la sécheresse de ces derniers, elle est aussi dans les comportements, l'indifférence, ou cette souveraine complaisance à l' étalement de sa personnalité qui efface l'existence des autres .

Tout ce qui échappe à ce rapport de force en lequel dominent la pesanteur des apparences, des modes et des références ; la verticalité et l' horizontalité du « moi », la complexité et la diversité des intérêts en jeu ; la prépondérance des courants de sensibilité et des influences, **marginalise** la relation et la rend alors tout à fait exceptionnelle… Le rapport de communication change donc d' espace, la dureté disparaît, les attentes et les égoïsmes se diluent dans une conscience aiguë de l'existence de l'autre qui, tout doucement, sans s'imposer, prend forme dans ce nouvel espace relationnel.

Il n' y a pas à lutter ou à se révolter contre le rapport de force qui est celui dans lequel évolue la relation habituellement : le tenter c'est aller droit dans le mur. Alors, en toute lucidité, il faut tout d' abord **reconnaître** ce rapport de force, l'intégrer dans sa propre sensibilité ou vision du monde, sans cependant y adhérer… essayer de voiler ce regard tragique devant une réalité incontournable…
Et savoir très fort, qu' à tout moment, lorsque l'on s'y attend le moins, l'on peut « cueillir » des visages et des regards tombés du ciel, venus nous réconcilier avec un monde qui, au fond, n'est peut-être pas la plus mauvaise des planètes…

« Partir à la cueillette », de tout son sourire et de tout son regard, et chercher, chercher à n'en plus finir, ces voix, ces mains et ces visages dans les battements de cœur de pieuvre du « Grand Orchestre du Monde » (J'ai envie de dire : le Grand Hôtel du Merdier) ; c'est chercher un effleurement de lèvres là où ne vibrent et ne s'ouvrent que des bouches avides, le souvenir d'une toute petite tonalité musicale là où ne bruit que le silence assourdissant de l'indifférence… Partir ainsi à la « cueillette », n'est pas un acte de foi : c'est un acte de non reconnaissance. Et par la non reconnaissance, il n' y a pas d' amour possible…

Il faut savoir, tout simplement, cueillir, regarder, s' émerveiller, lorsque ça tombe parfois du ciel. Chercher est si désespérant qu ' à force de tendre les yeux, on finit par ne plus voir.

Mon « bateau pirate » arbore, du haut de son grand mât, non pas le fanion avec sa tête de mort, mais la chevelure scintillante de cent millions de regards émerveillés. Ces regards-là sont des regards pirate parce qu'ils entrent, avec une effraction souveraine et bienveillante, dans l'intimité de tous ces visages tombés du ciel…
C'est alors l' étreinte absolue, tellement plus forte que 20 piqûres d' héroïne dans la veine à vif en une seule journée…

Allez, Basta ! En avant, pirate, et vogue la galère sur tous les océans de l'univers !

Tout ce qui nous semble fort, ancré comme les racines dans la terre ferme, voire imputrescible, est en réalité d'une fragilité déconcertante…
Tout ce qui est, en particulier, « relationnellement acquis », est à reconquérir, non seulement chaque

jour, mais peut-être aussi à tout instant.
Toute certitude heureuse n'est qu'une « tête de pont » aussi fragile qu'une cabane de gosse construite sur un rivage battu par les vents.
Il n'y a pas de miracle : le meilleur de soi-même ne suffit pas toujours, non seulement parce que le combat est inégal, mais aussi parce que les forces qui animent ce combat relèvent de situations absurdes et inextricables.
Il n'y a pas de miracle mais seulement une espérance magnifique, déraisonnable même… Et c'est par cette espérance-là et tout ce qui l' anime en nous que la si fragile « tête de pont » parvient à tenir.
Par contre, tout ce qui passe dans notre vie comme une étincelle, les fils argentés d'une étoile à peine entrevue, un visage, un sourire, un regard par exemple, restera toujours la plus heureuse de toutes les certitudes : cette certitude-là est imputrescible…

Aimer « parce que… » est une parodie de l' amour. Nous ne savons pas aimer puisque nous n' aimons que pour toutes sortes de raisons.

…

Un regard lucide est un regard aussi heureux que tragique…
Les enfants ont ce regard-là, mais ils ne le savent pas puisqu'ils le vivent en eux.

…

Nous sommes tous, chacun de nous, des êtres exceptionnels. Mais nous sommes tous, également, des êtres ordinaires. Il y a parfois dans cette contradiction une beauté particulièrement émouvante.

…

Il y a des êtres avec lesquels une communication s' établit tout de suite : ce ne sont pas forcément les êtres avec lesquels nous aimons communiquer.
Il en est d'autres qui semblent « murés » dans le silence, avec lesquels on aimerait communiquer. Mais, « on ne sait pas par quel bout s'y prendre », parce que le silence de ces êtres n'est pas une porte ouverte ou fermée par laquelle on peut passer ou contre laquelle on peut se heurter : c'est un langage qu'il faudrait d' abord apprendre à traduire… Et il n'y a jamais, vraiment, de bonnes traductions…
Lorsque l' enjeu semble d'importance, par la relation qui s'engage, un tel silence est toujours comme un pays inconnu en lequel on n'ose entrer. La charge émotive est très forte parce que des premiers pas dépend ce qui va être gagné ou perdu.

…

La chose la plus effroyable au monde est de se sentir exister : en effet, n'être que dans sa propre peau, ne voir que de son seul regard, c'est vivre sa souffrance physique et morale, éprouver ses attentes, sentir sa chair crier quand on a mal. Et toutes les guerres du monde, toutes les maladies des gens, toutes les peines, tous les cris, tous les désespoirs, toutes les solitudes qui ne sont pas les nôtres, nous ne pouvons que les imaginer, mais jamais les éprouver en nous-mêmes.
Se sentir exister, c'est être enfermé, prisonnier à vie dans une bulle… Une bulle transparente comme le verre ou l'eau, dont la membrane est sans épaisseur mais aussi infranchissable qu'un rideau métallique…
A travers la « bulle » nous « voyons », nous percevons, nous pouvons même toucher ce qui est dans les autres bulles.
La seule « issue possible », envisageable, c'est d' essayer de se projeter en dehors de la bulle… Mais c'est un sursaut dérisoire, et surtout tellement illusoire…
Lorsque la bulle éclate ou se déchire enfin, l'on ne se sent plus exister parce que, tout simplement, l'on n'existe alors plus… Il ne reste sur le talus, ou dans les broussailles, que les épluchures des mots… qui, avant de pourrir puis de disparaître, exhalent, le temps de la respiration de celui qui s'en approche, l'haleine de tout ce que ces mots ont voulu dire…
Avant que la bulle n'éclate, tout ce qui de l'intérieur d'elle-même fusait, n' a jamais pu traverser la membrane. Cette « vie intérieure » qui bout et se gonfle en nous n'est qu'une implosion dont les fragments éparpillés tournent autour de la bulle comme une ceinture d' astéroïdes dans l'ultime frontière d'un système stellaire…

…

Un cœur grand comme un cosmos est toujours une petite fleur égarée sur un gigantesque tumulus : les pierres innombrables mêlées à l'argile et au sable, pétries par l'histoire, usées par la géographie, n'ont que le cœur du monde, indifférent à celui de la petite fleur qui s'ouvre dans l'immensité du ciel…

…

Nous vivons aujourd'hui une tragédie antique… C'est pour cela que demain sera différent…

…

La reconnaissance que l'on a pour des êtres que l'on sent différents de nous ne peut exister que si l'on l' apprend. Cet apprentissage est peut-être le plus difficile de tous.
La reconnaissance n'est pas innée en l' être humain… La reconnaissance est très rarement réciproque entre deux ou plusieurs êtres. En reconnaître la non-réciprocité, c'est assurément la preuve la plus probante de la reconnaissance…

…

L' orgueil est comme une forteresse que l'on peut assiéger. Mais l' absence d'humilité est un désert dans lequel on tourne toujours en rond. L' absence d'humilité est peut-être pire que l' orgueil… « Ils ne sont pas forcément tous fiers, ces Terriens ! Mais ils ne sont jamais humbles… à l'exception des plus petits d'entre eux, qui ne marchent pas encore et qui sont nés dans

la paille ou la boue… à l'exception des plus âgés d'entre eux, dont le regard s' éteint et la pensée se voile… à l'exception des plus malades d'entre eux, qui se tordent comme des vers brûlés avant de se mêler à la terre… »

…

La vocation essentielle de l' artiste consiste à créer de l' atmosphère… Plus que par son œuvre, l' artiste se définit par l' atmosphère qu'il crée et diffuse.
Qu'il peigne, qu'il chante, qu'il joue ou qu'il écrive, l' artiste ne peut exister par son œuvre seule…
Créateur d' atmosphère, il engage sa voix, sa pensée, son regard, la traduction de ce qu'il sent, la transcription de ce qu 'il voit, dans la vie et l'expérience qu'il traverse en tant qu'être ordinaire. Ce qu'il y a d' exceptionnel en lui, son talent, sa singularité, sa force, et même son pouvoir, tout cela est illusoire, se dilue dans le temps, les interprétations, les modes et les cultures… Mais s'il crée de l' atmosphère, il va peut-être contribuer à l'édification d'un espace relationnel reliant des différences entre elles… Un peu comme dans un petit bal d' été, sur la place du village, lorsque les gens tourbillonnent en bulles reliées ensemble, des bulles qui n'implosent plus parce qu'une « atmosphère », enfin, est venue les libérer et les soulever.

…

Un bouillon de culture planétaire…

En l' absence de repères idéologiques, culturels et relationnels, fleurissent, comme sur un terreau en décomposition, toutes les excroissances aussi vénéneuses que chatoyantes issues de la fermentation d'un bouillon de culture planétaire…
Ainsi la magie, la sorcellerie et les sectes contribuent-elles, avec le fanatisme religieux, au « maillage » de toute la structure d'un système déjà complètement gangrené.
Paradoxalement, la science, la connaissance et la technologie n'ont jamais autant identifié, expliqué, décortiqué les êtres et les choses de ce monde. Le « vivant », exploré jusque dans ses gènes, apparaît dans toute la complexité de ses éléments. La biotechnologie nous explique comment fonctionnent les êtres vivants.
L'homme n'aime pas ce qui échappe à son entendement. Il nie l'irrationnel, il dissocie l'esprit (ou l'essence) de la matière… A tel point qu'aujourd'hui, la science et la connaissance sont les seules références possibles et que la représentation du monde, de ses origines, de ses évolutions, ne s'articule qu'autour de ces références devenues incontournables.
Les civilisations du passé, ni meilleures ni pires que notre monde présent, nous ont légué leur « représentation du monde »… Nous n'en avons retenu que ce qui sous-tend l'organisation de la société humaine : la hiérarchisation des pouvoirs et des compétences.
Demain, nous lèguerons à nos descendants tout ce qui va découler de la mondialisation de l'économie, de l'évolution de l'informatique, du numérique et de la génétique… Bonjour les « Humanuscules » !

…

L' écrivain, l'artiste, le cinéaste, le musicien ou le chanteur, même s'il n'est pas une figure médiatique, est, dans une certaine mesure, vénéré par ses concitoyens, en particulier par les personnes de l' autre sexe…
C'est fou ce que l' écriture par exemple, génère d' « aura », d' écoute et de considération. C'est fou ce que l' écriture, même, absout… jusqu'à l' « exécrabilité » de l 'être.

Plus encore que l' acteur, le chanteur ou le réalisateur de films, l' auteur, celui qui publie des livres, a sa cour. Les salons et les manifestations littéraires qui foisonnent un peu partout, en France peut-être plus qu'ailleurs dans le monde, témoignent tous sans exception, de cet esprit de chapelle où l'on se congratule, où l'on entoure l'auteur adulé… à condition toutefois que ce dernier ait réussi à faire lire son livre par quelques personnages « bien placés ».
Mais cet auteur, avant de débarquer au « pays des auteurs », comme dans un port d' Amérique avec sa petite valise en carton à la descente du bateau, a sans doute été ce semeur de messages dans des bouteilles jetées à la mer… Et en ce temps-là, ses « petits papiers », écrits au crayon ou au stylo-bille, jetés sur les tables des conférences ou dans les halls de manifestations culturelles, n' avaient ni lecteurs, ni admirateurs…
Au delà de tous ces auteurs qui n'ont encore jamais débarqué au « pays des auteurs », combien d' enfants, de vagabonds, d' errants, de malades, d'infirmes, d' agonisants, de déracinés, d' exclus, de marginaux ; combien d'humbles et anonymes employés de bureau, ouvriers d'usine, « piliers de bistrot », collégiens et tant d'autres personnages représentatifs d'un incommensurable « corps social », n'ont, quant à eux, que cette langue du cœur et des tripes, cette langue de tous les jours, et ces images, ces scénarios, ces rêves, ces idées qui tournent dans leur tête, se vident autour d'une table… Ceux-là ne font ni livres, ni chansons, ni films ni pièces de théâtre. Ils sont les passants sur la grande scène du monde…
A dire vrai, le poids de ce qu'ils expriment est bien plus élevé que le poids de tous les livres du monde…
L' « aura », les filles, les coktails littéraires, les coupures de journaux ; les critiques, élogieuses ou acerbes, participent à cette interminable marche qui traverse les siècles et ne change jamais ses badauds du bord de la route. De l'autre côté des filles, de l' aura et des coktails, dans l'ombre du rideau, dans la lumière des projecteurs, les visages caramélisés sont bien plus amoureux des modes et des images que des pensées ou des messages. Et l'auteur, le cinéaste, le chanteur, le poète, l'artiste, comme tous ses congénères, quand il engloutit des petits fours, fume des « joints » ou des cigarettes, vide les verres à pied, parfume la salle de son haleine… Il n'y a rien de plus incongru ou de plus disgracieux, que de bons mots sérieux ou rieurs clamés haut et fort et parfumés de flatulences digestives…
Que reste-t-il alors du message, qui émeut certes, juste le temps de son impact, mais dont personne n'est vraiment amoureux parce que l'image de celui qui le porte et le transmet dans la clarté des projecteurs, entre les spots publicitaires et les toasts portés en hommage à un succès toujours provisoire, est l'unique séductrice, l'unique représentation d'un système de valeurs pour des admirateurs figés dans l'inconsistance de leurs émois, l'horizontalité et la verticalité de leur seul « univers-île » qu'ils souhaiteraient de toute évidence ériger à leur tour sur le plateau ?
L'image ou les paroles, les bandeaux rouges ou bleus autour des livres ne relient jamais les gens entre eux. Seul, le message, bien plus beau que l'image, est le vrai lien.

…

L' orgueil est une forteresse que l'on peut assiéger .
Le manque d'humilité est un sens si commun que presque personne ne s'en affranchit de sa pesanteur.
Je dirais de ces Terriens : « Beaucoup d'entre eux ne sont pas fiers. Mais ils ne sont jamais humbles… »

…

Quand je serai mort, je veux aller au paradis des Minous. Le paradis des êtres humains, j' aurais peur de m'y emmerder : n'y retrouverait-on pas, comme du temps de l' « expérience », une

échelle des valeurs, avec d'un côté, les plus méritants, ceux qui ont écouté la « bonne parole », et de l'autre côté, les « affreux jojos », ceux qui ont roulé des joints, éclaboussé la tapisserie ?
Mais si je vais au paradis des Minous, comment ferais-je pour retrouver tant de gens que j' ai aimés ? Il faudrait donc un petit portail entre les deux paradis, afin que je puisse me rouler en boule sur les genoux de mes « piqûres d' héroïne »…

…

Ce dont je suis le plus fier au monde, c'est de ma famille… A dire vrai, ma famille est mon unique sujet de fierté. Tout le reste n'est que ronds dans l'eau. Et lorsque je me vois dans une glace, mes plus beaux rêves se diluent dans la fragilité et l'inconsistance…Alors je comprends l'indifférence contre laquelle tous ces rêves se battent. C'est ma famille qui ne sort de l'inconsistance de tous ces rêves, me sauve de cette indifférence et de cette dureté du monde que je reconnais cependant, ma famille dont je suis si fier…

…

Lorsque tu es tout seul au restaurant, devant ton verre, ton assiette et ta bouteille de pinard, voici ce que tu peux écrire sur la nappe en papier :
« *Comment exprimer en quelques mots, le fonds de ses tripes ou le bleu de son âme sur ce rectangle immaculé de papier, et si c'était possible, en une de ces formules digne des plus grands penseurs de la Terre, à quoi cela servirait-il ?* »

…

Ce n'est pas l' amour qui manque sur Terre… Mais c'est l' « ennemour » qui domine par toutes les indifférences et les enluminures.
L' amour qui ne manque pas n'est qu'une très belle enluminure aux mille visages qui, à peine grattée, met la solitude à nu.
Les indifférences, par l'immensité de leur silence, la pesanteur de leur immobilisme et de leur dureté, participent, avec l' habitude et les automatismes, à l' érosion des sensibilités survivantes.
La haine et la violence sont des séismes… L' « ennemour » est une marée noire planétaire.

…

Les visages sont parfois des murs ripolinés qui ont des yeux. Mais ces yeux-là s'ouvrent sur des espaces clôturés en lesquels tu n'es jamais convié.
Les visages peuvent être des fenêtres ouvertes sur de très grands et très beaux paysages… Mais où est la ligne de l'horizon dans tous ces paysages ? Où est le lien entre les êtres qui ne vivent que dans des bulles ?
Les murs, avec leurs yeux qui ne te regardent pas, les bulles qui se touchent mais ne sont jamais reliées, c'est le plus grand désert de l'univers…

…

De l'un de tes regards, de l'un de tes sourires, d'un petit geste de ta main, d'un mouvement

léger de ta silhouette, d'un pli du vêtement que tu portes lorsque tu t' approches, d'une flamme de soie ou de laine nouée autour de ton cou, de l'une de ces essences de ta féminité, d'une vibration de la lumière de ton visage, tu me piques doucement et longuement… Et j'en avalerais tout le bleu de mon âme avant d'avoir prononcé le moindre mot. Que vais-je donc te dire, avec les milliers d' étoiles de mon cosmos ?

…

Noël, Nouvel An…

Plus qu'aucune autre période de l' année, le temps de Noël et du Nouvel an accentue la différence entre **ceux qui ont** et **ceux qui n'ont pas.**
Les fêtes et le réveillon, c'est très bien pour les uns… Mais pas pour les autres .
Famille, amis, relations, réunions joyeuses, cadeaux, veillées « historiques » autour du sapin, pluie de confettis, jolies robes, visages et cheveux étoilés, tout cela, c'est pour ceux qui sont situés « du bon côté de la barrière »…
Mais pour les handicapés, les malades, les personnes seules, les exclus du « cercle familial » , les « sans abri », et d'une manière générale, ceux qui ont « cassé le vase sacré », c'est Noël et le réveillon tout seul devant sa cuisse de poulet et son ballon de rouge, devant une émission de télévision qui montre des derrières emplumés… Quant à ceux qui sont **vraiment** du « mauvais côté de la barrière », parce qu'ils ont tout perdu et qu'ils n'ont place nulle part, Noël et jour de l' an sont « un grand vent de misère ».
Pour **ceux qui ont**, je ne me fais aucun souci…. Ça marchera bien pour eux…
Mais pour les autres, ils seront à la «Une » de toutes mes pensées, et je leur envoie mon regard, mon sourire, mon affection, avec un grand coup de pied dans le mur des indifférences et des hypocrisies…

…

Tous les jours, un astronef imaginaire se pose devant moi. Le matin, lorsque j'ouvre les volets de la porte d'entrée de ma maison, il est là, près du massif de fleurs, dans mon jardin…
A la Poste de Lesperon, où je travaillais, de février 1999 à juin 2002, il atterrissait sur la pelouse en face de l'entrée du public…
Sur la plage de Contis, même, à proximité d'un blockhaus de la seconde guerre mondiale, il apparaît, étincelant dans son fuselage argenté…

Cet astronef imaginaire n'ouvre pas ses portes, cependant. Je ne sais rien des éventuels « cosmonautes » qui pourraient venir d'un autre monde, à bord de cet « autobus de l'espace ».
Seraient-ils, ces « gens », porteurs de quelque message, viendraient-ils d'un monde meilleur que la Terre ? Je n'en sais rien.
Mais ce qui est sûr, c'est que deux séries de jours, alternativement, sont les jours que je vis.
Ainsi viennent ces jours où j' ai envie de vous dire « continuez sans moi, je monte dans l' astronef, je viens d' apercevoir une sorte d' échelle de corde jaillie d'une ouverture… »
Ces jours-là, je fonce droit vers l' astronef, épidermiquement, viscéralement, intellectuellement, existentiellement, émotionnellement, de tout mon être tendu vers un « ailleurs » inconnu. Alors, peut m'importe la destination. Et de la planète sur laquelle je serais parvenu, très peu de personnes sur la Terre recevraient un message de moi…
Ma femme et mon chat, seuls, auraient un message de moi… Pas même tous ces visages qui m'ont

tellement émerveillé, parce que ces jours-là, les jours où j'ai envie de monter dans l' astronef, mes émerveillements se sont décolorés. Et, d'une voix à peine plus audible que le cri d'un oiseau, je dis « continuez sans moi, j'en ai plus rien à foutre de vos indifférences, de vos mépris, de vos clameurs, de vos rumeurs, de vos humeurs et de vos agitations. Continuez sans moi parce que je n'ai plus rien à vous dire…
Mais il y a cependant des jours où je regarde l' astronef et je me dis : « Non, je ne vais pas y monter dedans aujourd'hui. Peut-être parce qu'un regard ou sourire, ce jour-là, est tombé du ciel. Alors je me suis senti solidaire de ce regard et de ce sourire, mes émerveillements ont repris leurs couleurs et j'ai cru à ce qu'il y avait en moi.

Alternance immuable entre ces jours où j'ai envie de partir dans l' astronef, et ces jours où je me réconcilie avec les enfants de la Terre… Jusqu'à quand ?

…….

La France d'en haut et d' en bas…
Ségolène Royal, pédégée d' Loyal ; François Hollande qui fusionne avec Gouda et Babybel, et Hues ! Aimes et pètes…
Ce sont toujours les mêmes qui vont à Dame !
Est-ce que Chomdu et Trouducul, eux, vont à Dame ?

…….

Même dans le meilleur de cet « autre monde possible », la vraie gentillesse, spontanée, accueillante, naturelle, délicate, sans arrière pensée, totalement gratuite, pure et innocente comme l' âme d'un très jeune enfant, fera toujours défaut… ou se manifestera, aussu fugitive, aussi exceptionnelle que dans le monde présent.
Les hommes et les femmes de tous les mondes possibles ne seront jamais les enfants qu'ils furent, lorsque la connaissance et l' expérience n' avaient encore frappé à la porte de leur ciel… Un ciel dont certaine nuance de bleu, si proche de souvenirs plus anciens que ceux de l'origine de notre vie, conférait une noblesse et une pureté absolues.

Tout ce qui court, sur terre, sur mer ou dans les airs, dans le monde où nous vivons, et dont l' existence ne peut couler autrement que l'eau claire du torrent de montagne issu de la source, est assurément, étranger, exilé, ou apatride dans ce monde où les humains qui le peuplent, même s'ils ne sont pas fiers, ne sont jamais humbles…

……

Je ne fais pas de différence entre les animaux et les êtres humains… Je les aime ou je les combats, selon la relation qui s' établit entre eux et moi. Mais, de tous les êtres vivants, ce sont les prédateurs humains que dans ma tête je fly-toxe sans état d' âme.
Quant aux prédateurs à deux pattes, avant de les fly-toxer, je leur crache mon venin dans les yeux.

Les prédateurs et les aide-prédateurs à tête humaine sont des êtres qui n' évoluent pas. Le seul moyen de s'en protéger, c'est de les éliminer.

Le comble de l' hypocrisie dans le monde d'aujourd'hui, c'est la marginalité dont certains hommes et femmes se parent pour refaire un monde qui ne sera jamais fondamentalement différent de celui dans lequel on vit.
Entre le Système et le (ou les) *Soustème,* c'est toujours la même guéguerre…

J' attends toujours le petit pet d' amour qui sera un formidable pied de nez à la face du Système… et du (ou des) *Soustèmes !*

……

Si tu es seul, si tu as mal, si personne ne t' écoute, et si le mur, en face et autour de toi, se dresse comme une barricade aussi infranchissable qu'incontournable, il ne te reste alors plus, toute ta vie durant, qu'à taper, taper très fort, et même de plus en plus fort, sans jamais t'arrêter un seul instant.
A force de taper, de marteler, une lézarde dans le mur apparaîtra. Et pour finir, la fissure s' élargira, une brèche s'ouvrira dans laquelle tu te précipiteras.
Le mur est un obstacle entre deux mondes : celui dans lequel on veut nous faire vivre à tout prix et qui barre notre vie, et celui dans lequel il est interdit d' aller parce que nous y vivrions sans ceux qui barrent notre vie.

……

L'indifférence, c'est la pire de toutes les censures…
Je préfère un grand coup de pied dans le cul contre ce que je dis, même si ça fait très mal… que tous ces visages caramélisés dont les regards n'ont que faire de mon regard…

…….

Les uns se turent ou crièrent, les autres moralisèrent ou professèrent.
Dans un gigantesque ballet d' extravagances, d' outrecuidances, de conciliabules et de concepts dérisoires, la nuit des courts et longs métrages de la vie bruissait encore de bouillonnements incolores.
Quand tomberas-tu du ciel, étoile du jour dont personne ne sait dessiner l' aurore ?

Renégat, pisses gras sur les murs ripolinés et pelliculés d'images sacralisées ! Renais gras, non pas de bide ou de bourse, mais de tout le gras du jus de tes colères et de tes révoltes !

Caméra au poing, vitupérations imagées portées à bout de bras, désensorcelles les créneaux de l'ignominie financière où sévissent les pare chocs de diablotins en 4X4.

……

La laideur du monde nous écartèle de sa beauté cruelle… Mais de quel monde s' agit-il ?

La laideur n'est –elle pas comme une flaque de lait de vache, immaculée, miroitante, criblée de danses de mouches bleues ?
N' est-elle pas aussi une odeur de sainteté ventilée aux quatre coins des rues pour des milliers de nez bouchés ?

Je ne sais pas, je ne sais plus… Je sens seulement que la laideur est aussi dérisoire que la beauté ou que la cruauté.

La dérision est le carré, le cube, ou la puissance n de la solitude, n'en déplaise aux mathématiciens et aux philosophes de génie…

Les uns peuvent faire de leurs équations une arche de Pythagore sans carré d' hypoténuse échouée sur le ballast de la Voie Lactée… Et les autres peuvent faire de leurs méditations une nef de pourvoyeurs d' aphorismes en orbite autour d'une étoile noire…

La solitude, on peut toujours retrouver son absence… La dérision, elle nous micro-élémente toujours en un point indéterminé d'un infini qui est lui même dérisoire…

…..

Il n' y a pas de solitude heureuse… Seulement des solitudes provisoirement confortables…

…..

Tout ce qu'il y a de mauvais en toi, je le subis, je le supporte… Il m'indiffère ou m' exaspère, je le combats, il me fait rire parfois, il m'enterre quelquefois, il me tape sur les doigts… ou dans le dos….
MAIS… Je ne le vis pas à ta place, je ne l' éprouve pas en moi puisque je ne suis pas à l'intérieur de ta « bulle »… Je n'en souffre donc que de ce qui m' afflige : les rayons de sa lumière noire…

Tout ce qu'il y a de mauvais en moi, je te le jette à la figure, j'en projette les éclaboussures aux alentours, cela fait mal, cela vitrifie même…
MAIS… en plus de tout cela, je le vis et je l'éprouve en moi comme le feu noir de l'intérieur d'une étoile.
Ce qu'il y a de mauvais en moi est donc pire que ce qu'il y a de mauvais en toi, puisque tu en souffres autant que j'en souffre, et qu'en plus, cela me détruit….

……

Ce que je trouve intéressant dans les gens, c'est le meilleur d'eux-mêmes, ce qu'il y a de vrai et d' émouvant en eux.
Tout le reste, ce qu'il y a de moins bon en eux, et même ce qu'il y a de détestable, ne m'intéresse pas parce que cela fait partie du sens commun…

…….

Le seul et véritable destin de la bonté, c'est de prendre un jour le dessus sur la violence et la haine…
Or, les hommes de ce monde dans lequel nous vivons depuis toujours, ont une bien piètre image de la bonté : ils la représentent humiliée, écrasée, bafouée, et de plus, ils se moquent de la bonté comme si jamais elle ne pouvait s' opposer avec force et détermination à la dureté du monde.
Mais la dureté du monde et cette image de la bonté humiliée ne sont pas une fatalité, comme voudraient nous le faire croire les puissants, les arrogants, et, d'une manière générale, tous ceux qui collaborent avec les acteurs privilégiés de la loi du monde.
Le vrai visage de la bonté n'est pas celui de la résignation, le regard de la bonté est un regard énergique, droit et pur.
Même si la bonté aujourd'hui est foulée comme le blé sous la grêle, couchée comme l'herbe par le vent, elle ne périra jamais, survivra à toutes les humiliations et toutes les servitudes. Car c'est bien là son destin : s' élever contre le pouvoir et l'orgueil des hommes.

Je ne porte ni bonnet, ni chapeau, ni casquette, ni lunettes de soleil… Dans les torrents de lumière estivale, dans l' haleine glacée de la saison hivernale, j'arbore mon visage, mon regard et mon sourire par tous les temps et partout où je passe… Et je me moque de la dureté du monde.

……

Rimbaud…
De très nombreux intellectuels, depuis tant d' années, et aujourd'hui encore, ne cessent d' écrire sur

l' œuvre d' Arthur Rimbaud.
Analyses, commentaires, critiques, réflexions… Des pages et des pages, telles des bornes à perte de vue, jalonnent le chemin dont le tracé se perd dans les impostures de l'histoire et toute l' hypocrisie de ceux qui définissent le sens de la farce monumentale.
Jusqu'aux jours de la vie si brève de ce poète maudit en son temps, la reconnaissance et la gloire actuelles descendent les saisons, une à une, génération après génération, escaladent les holocaustes, traversent les terreurs du siècle passé, vont rejoindre un être mutilé et mourant sur un lit d' hôpital à Marseille, puis cet effacement de semelles de sable dans le désert Africain…

A quoi riment la gloire et la reconnaissance lorsque le corps n'est plus que poussière et qu'il ne reste de l' âme, de l' œuvre du disparu, qu'une écriture passée au crible des modes nouvelles, une écriture mille fois traduite ou même récrite, controversée selon d'innombrables interprétations ?
Rimbaud, ne fut-il pas tout seul, à avoir vécu ce qu'il a vécu ? Et de la façon dont il l' a vécu ?
Personne n' a été dans sa peau, ne l' a jamais rejoint dans le cœur de sa « bulle ». Alors, on peut bien dire ou interpréter ce que l'on veut, à travers les âges…

Nos émotions, nos aspirations, nos rêves, tout ce que nous sentons mais ne pouvons pas toujours traduire ou communiquer, tout ce qui fait que nous sommes nous et personne d' autre au monde, nos expressions, nos milliers de regards d'une seule fois, nos égarements, nos interrogations, les mots que nous n'avons pas écrits ni prononcés, le monde entier à l'intérieur de notre « bulle », c'est avec tout cela que nous disparaissons un jour, que personne dans l'avenir immense ne saura jamais ou croira savoir…

L'enfer des saisons de guerre, les saisons, toutes les saisons de tous les temps du monde, avec leurs enfers ou leurs entr'actes d' enfer, ce dérisoire envol présent des étoiles montantes, la chute des astres, les fractures de la vie, le pourquoi et le comment des enfants insoumis, les prières muettes, les silences et les indifférences, les holocaustes, les révolutions, les pierres funéraires , les encyclopédies, toutes les rues de la vie avec leurs cris, leurs effusions, leurs haines, leurs étalages et leurs odeurs… sont des semelles de sable dans un désert peuplé de petites créatures infinies. Que le désert soit bleu, rouge ou gris, il est lui seul, la vie éternelle, et tout ce qui l'habite.

…..

Définir l'intelligence ou la bêtise est aussi absurde qu'inutile. Je n' ai pas de mots ni de formule pour l'une comme pour l' autre… A quoi bon ? L'intelligence et la bêtise ne sont que des concepts. Mais dans le sens du monde, ces concepts sont comme des repères géographiques : ils délimitent les espaces à l'intérieur des quels s' établit la relation entre les êtres.
Dans un sens qui n'est plus celui du monde mais celui de l'univers et de la diversité, les êtres ne peuvent être définis : ils existent, évoluent, disparaissent, ainsi que la relation qui s' établit entre eux.

…..

Tout commence dans la lumière avec l'innocence de nos très jeunes années, les rires clairs et les mots d'enfant qui vont droit au cœur.

Tout se répand sur le chemin incertain de la connaissance, et difficile de l' expérience, avec des certitudes qui ne sont que des leurres, l'indifférence, l' hypocrisie et la dureté du monde, le souvenir de ce qui fut et ne sera plus…

Tout finit dans la nuit, avec tout ce qui brûle en nous et que personne ne saura jamais vraiment... ou croira savoir...

Ce sont ces régals fous dans les cabrioles les plus inattendues tout au long du chemin, qui nous font oublier qu'on est faits comme des rats…

Ce sont ces stations debout, assis ou couché, si pénibles, dans les accidents de la vie, qui nous font accepter qu'on est faits comme des rats…

Entre l'oubli et la résignation, où est la place du refus ?

…….

6 Août 1945…

L' avion qui transportait la bombe s' appelait « Enola ». Le pilote ne savait pas exactement quel genre de bombe il allait larguer au dessus du Japon.

Nagazaki… plusieurs centaines de milliers de morts, et peut-être autant de blessés, défigurés, pour la plupart marqués à vie ainsi que leurs descendants…

Il y avait eu par le passé, bien d'autres holocaustes. Mais celui là, celui de ce 6 Août 1945, suivi trois jours plus tard, le 9, d'une autre explosion à Hiroshima, devait entrer dans l' histoire parce qu'il ne ressemblait pas aux holocaustes précédents… Pour la première fois dans le monde, apparaissait une arme de destruction massive…

6 Août 2003…

Une femme à nulle autre pareille (en fait, chaque femme est à nulle autre pareille…), Marie Trintignant, rejoint au cimetière du Père Lachaise d' autres visages disparus. Des visages dont on pourrait penser que l'empreinte, indélébile dans le souvenir, conforterait l'idée que l' esprit humain peut évoluer… Le visage serait en quelque sorte la « carte d'identité » de l' âme lorsque son intelligence, sa lumière et tout ce qu'il laisse entrevoir, intimement relié aux actes les plus ordinaires de la vie, repousse les frontières de l' animalité de l'homme…

Marie disparue, démolie plutôt, dont le combat pour la libération et l' émancipation des femmes de ce monde, foudroyé à coups de poing, ne cessera pour autant jamais…

C'est avec une certaine émotion que j' ai suivi dimanche et lundi derniers, les trois épisodes sur France 2 en hommage à Marie Trintignant. Et en plus, la musique d' accompagnement était vraiment très belle.

D'un 6 Août à un autre 6 Août, entre les centaines de milliers de victimes des bombardements, des guerres, des génocides et des invasions d'une part , et ces coups de poing meurtriers sur un visage de femme, à quoi rime le sens que l'on donne à la vie ? Ce prétendu « meilleur de soi-même », à quoi peut-il bien servir ? Et de quoi est-il fait ?

La culture s'est souvent faite l' alliée de la barbarie, quand elle ne s'est point tue, tout simplement, dans l'indifférence, lorsque les élus du peuple, les princes et les financiers, avec les marchands et les imposteurs, ont déguisé la barbarie en « civilisation libérale avancée » ? Peut-on encore rêver d'un autre monde possible quand les « soustèmes » et les marginalités exploitées prétendent changer le Système ? Lorsqu'un artiste tel que Bertrand Cantat, l' âme de Noir Désir, sombre dans la folie et démolit son rêve ? Lorsque des intellectuels, des « branchés », des figures médiatiques, des écrivains célèbres se comportent somme toute comme des hommes et des femmes ordinaires ou se font excuser l' exécrabilité de leur être ? L' aura, les filles, les conquêtes féminines ou masculines, les cocktails littéraires, les parades et les festivals, les articles de presse et tout ce qui tape dur et fort dans l'opinion publique, tout ça, c'est de la merde, ne vous en déplaise…

On n'en a pas encore fini avec les holocaustes, l' hypocrisie et les affèteries dévoyées… Un enfant de salaud crie dans nos tripes au moindre fumet qui nous grise, à la moindre obole qu'on s'empresse de saisir… Il ne fait pas bon dans le monde d'aujourd'hui sans humilité ni vraie gentillesse, avec seulement de grosses affiches de merde sur les murs pour en foutre plein la vue !

…….

Un rêve bizarre… Nuit du 31 juillet 2003

C' était dans le cadre d'une réunion publique au cinéma de Contis, organisée par le groupe ATTAC. Une réunion d'information au sujet du statut des intermittents du spectacle…
La réunion était publique et non limitée aux membres de l' association ATTAC. Des personnes de sensibilités très diverses étaient présentes dans le grand hall d' accueil du cinéma. Nous étions tous assis sur les chaises du cinéma, en cercles concentriques, la salle était pleine comme un œuf, Betty préparait les boissons fraîches et Marie bricolait sur Internet…
Outre les responsables départementaux d' ATTAC, les membres de l' association venus en force, et quelques élus locaux dont le maire de St Julien en Born, il y avait aussi des Zanarchistes, des Zuhèmepés, des Socialobonteint, des rouge-délavés et des rose-foncé…
A un certain moment, alors que les débats fusaient et que de grosses tonitruantes voix tonnaient, je me risquai à quelques réflexions salées à propos du Système et des médias… « Tous des pourris », pour résumer… Mais je ne déversai ma diatribe incendiaire qu'en tout petit comité avec deux ou trois charmantes jeunes femmes, et madame Ransinangue, la bibliothécaire de St Julien en Born, qui avait acheté mon livre…
C'est alors qu'un petit mec avec du matériel d' audiovisuel, m'ayant entendu, me pria de prendre le micro, et la parole, devant l' assistance… « Voyons, monsieur, dites nous donc tout haut ce que vous marmonnez tout bas en si charmant petit comité »…
Je n' ai ni l' habitude ni le don de parler en public. Autour d'une table de café, en présence de moins de dix personnes, dans une atmosphère d'intimité et de convivialité, aucun problème : ça peut venir tout seul et je me sens inspiré selon le sujet… Mais devant plus de dix ou vingt personnes, c'est la déconfiture absolue… D'autant plus qu'il y a toujours des gens dans la salle, quelque soit le débat, qui, forts de leurs certitudes et de leur aisance, ne manquent pas de vous mettre en défaut ou de vous laisser enfermer dans des contradictions… sans compter que ce que vous avez à dire ou à transmettre n'intéresse pas forcément les gens…
Je ne trouvai donc en l'occurrence, que ces mots, sortis tout droit de mes tripes : « Les grands journaux régionaux, et en particulier Sud-Ouest, ont tendance à encenser la culture Bêta »…
Un journaliste de Sud-Ouest présent dans la salle fut très mécontent de ma réflexion : « Monsieur, vous allez regretter ce que vous venez de dire, il va vous arriver des bricoles ».

Effectivement, trois jours après, chez moi à Tartas, je reçois une lettre du grand rédacteur en chef, Yves Harté, du journal Sud-Ouest. Ce dernier me priait de passer dans son bureau dans les plus brefs délais…
J' arrive au siège de la rédaction de Sud-Ouest, l'on me fait patienter quelques instants, et hop !me voilà dans le bureau du grand chef…
« Monsieur Sembic, votre commentaire ne m'a pas plu du tout. Vous allez me faire cent pompes, là, tout de suite, sur le balcon, en criant très fort : Sud-Ouest est un grand journal! Et chaque fois que vous ne crierez pas assez fort, vous me ferez dix pompes supplémentaires ».
Ce jour là devait avoir lieu, sous le balcon, un grand meeting sur la Communication, en présence de personnalités de marque telles qu' Alain Juppé, Raffarin et Sarkosy. Il m' avait donc fallu, devant les Huiles, les Sous-Huiles, les Prédateurs et les Aide-Prédateurs, les coincés, les branchés, les calotins, les rombières à petit toutou, les as de la queue, de la carambole et de la magouille, les autosatisfaits, les intoxiqués, les fanas du RMA, les séides de Mégret, les Humanuscules perclus de certitudes béates, effectuer mon numéro de pompes et user ma voix… « Sud-Ouest est un grand journal !… Sud-Ouest est un grand journal !… Sud-Ouest est un grand journal !… »

C'est tout en sueur que je m' éveillai enfin… Et moulu comme après cent pompes… Et en plus j' étais enroué !

…..

Les bulles de savon que les enfants soufflent au bout de petites sarbacanes multicolores s' élèvent dispersées ou agglutinées, puis s' évanouissent en silence…
Elles ne sont jamais reliées même si elles se touchent ou se croisent…
Chacune de ces bulles est un univers clos empli de déchirures et de solitude. Un étrange reflet nous fait imaginer l'intérieur de la bulle, et c'est par ce reflet que l'on identifie la bulle.
Les bulles non reliées n'existent pas, elles ne sont que rêves ou mirages.

L' argent pour les retraites…

Que l'on arrête de se demander comment financer les retraites ! Depuis 15 ans, l'on ne cesse d' établir des statistiques démographiques, d' évoquer le « baby-boom » d' après guerre, de parler de la solidarité entre les générations, de publier des analyses sur l' évolution des actifs par rapport aux retraités, de souligner le déséquilibre croissant certes, entre ceux qui travaillent et cotisent d'une part, et ceux qui ont cessé leur activité.

L' argent pour les retraites , pour les chômeurs, les victimes de catastrophes écologiques ou naturelles, les handicapés, les « laissés pour compte » d'un système économique axé sur le rendement et le profit ? Il faut le prendre là où il est, pas là où il n'est pas…

Cet argent-là n'est pas du côté des salariés, des artisans, des commerçants, de ceux qui investissent, ni même du côté de ceux qui font « quelques bénéfices » parce qu'ils ont travaillé. Ce n'est donc pas avec cet argent-là qu'il faut financer les retraites.

Depuis 15 ans, on entend les mêmes discours, on ressort les mêmes analyses ! Et ce sont toujours les mêmes que l'on fait payer…toujours plus.

Mais depuis 15 ans, ce sont les prédateurs qui profitent de la croissance économique et d'un capitalisme mondial, se répartissent des bénéfices fabuleux dans des paradis fiscaux, des coffres numérotés ou dotés de noms

de code… Ces prédateurs n'ont pas de visage et ne peuvent être identifiés parce qu'ils n'existent que par des noms de société. Le pétrole dont dépend toute l' économie planétaire, les guerres qui se suivent et se ressemblent, l'enjeu des nouvelles technologies (informatique, génétique), le travail des enfants, la drogue, la prostitution, l' exploitation de populations souvent obligées de fuir leurs pays d'origine, tout cela enrichit considérablement ces prédateurs.

L' argent pour les retraites ? Pour les sinistrés, les chômeurs, l' éducation, la formation, les handicapés, la culture, les médiathèques, le « social » ? … Ouvrez les coffres forts numérotés, les paradis fiscaux, les « écluses » d'un ciel dont on dit qu'il est pour tout le monde, mais que boivent goulûment les prédateurs ! Il restera alors assez de ciel pour les enfants de la Terre.

UNE RETRAITE HEUREUSE

Roman POL EN SKI est le plus jeune retraité de France. 48 ans. Il a débuté à 8 ans, au fond de la mine. Il poussait des wagonnets chargés de chevaux morts dans les galeries.

Fils d'un immigré Polonais, il n' avait jamais été à l' école, pourtant obligatoire depuis Jules Ferry. Il a effectivement cotisé 40 ans, n' a jamais été au chômage. Son dernier emploi, en 2003 : Technicien de surface chez Mac Donald.

Il fête sa retraite bien méritée, le soir de son dernier jour chez le roi de la bouffe rapide.

Tonton Macdo a fait les choses en grand : il a convoqué tout le personnel avec les managers, les intérims, les serveuses, le cuistot… On a mis des guirlandes partout, on a offert aux clients présents le petit livre rouge des succès du gros géant Américain.

Roman est petit, râblé, court sur pattes, avec une tête en forme de poire, un crâne en sucre d' orge surmonté d'un épi rebelle… mais sa bouche est

monumentale, longue et large comme celle d'un crapaud buffalo.
Et la fête commence, avec des « hourrah » et des grandes claques fraternelles dans le dos… Le cadeau d' adieu de Tonton Macdo, c'est un énorme Burger King à trois étages, bien épais de viande hachée, de mayonnaise rose et de lamelles d'oignon… Avec un méga coca de 50 centilitres.
Dorothée, la caissière, gratifie Roman d'un sourire que d'ordinaire, elle ne réserve qu' aux élites du groupe des étudiants branchés qui viennent se faire un petit graillou… « Eh, mon pote, tu sais qu'avec la gueule que t'as, tu peux enfourner le Burger sans te torcher les joues et le menton ! »

Roman POL EN SKI fut un retraité heureux. Il mourut centenaire. Dès les premiers jours de ses longues vacances bien méritées, il apprit à lire et à écrire. Il fit le livre de sa vie.
Son livre fut un grand succès de librairie. En 2050, Gallimard, le plus gros éditeur de la nouvelle Europe sociale du Collectivisme Eclairé, qui était aussi le patron du Canard Universel, décida de publier une version illustrée de la vie de Roman en feuilleton hebdomadaire.

Petite incartade ou… Il n'y a pas de quoi en faire un fromage…

On en était au fromtom, bordel !
On avait bouffé comme des cochons mais super sympa, vachement convivial, en famille, une vraie fête de retrouvailles ou plutôt de re-retrouvailles…
Le fromtom ? On était tellement pleins du bide, que plus personne autour de la table familiale n'y repiquait. D'ailleurs, le dessert ayant fait le tour des convives, l'on débarrassait les assiettes sales, les couteaux… Mais pas les verres.
Yugcib, le Turc de la famille, le Turc philosophe, le Turc poète… le Turc atypique, lorgnait la tranche de pain à peine mordue, délaissée, devant lui…
Il n' avait vraiment plus faim du tout, le Turc. Mais… On ne laisse pas traîner ainsi un bout de pain devant soi, quand on est invité (idée de Turc).
Bien plantureux, le plateau de fromtom trônait encore, entre Yugcib et ses voisins de table… De gros pavés triangulaires… Et un petit morceau de la taille d'un œuf.
Il fallait bien le « pousser », ce bout de pain… Avec, précisément, une once de fromtom ! (idée de Turc)
Plus un seul couteau sur la table… Elles, (les femmes), étaient déjà trois, devisant gaiement autour de l' évier… Ils, (les mecs et les jeunes nanas), en propos, conciliabules et rires de chèvre, semblaient bien occupés… Et le Turc, un peu fatigué, allait presque piquer du nez dans son assiette.
Hop là ! Petit sursaut d' énergie fugitive, deux doigts qui pincent le petit bout de biquette, îlot provisoire entre trois gros icebergs… Cet atoll perdu dans les éclats de rire et les verres qui se vident… Parce que, sans couteau, de toute évidence, il eût été trop difficile d' écorner le gros triangle de vache ou de brebis…

Le Turc, il a sa « logique à lui »… C'est un spontané, un pur, un « sans façons »… Alors il y va franco… Et bien sûr, avec la chance qu'il a, sa putain de logique lui joue des tours de cochon…
Le fils du Turc, interpellé par la manœuvre, et prenant le fait accompli de toute sa hauteur, de toute sa belle assurance et de toute l' arrogante certitude de son effet, s' écria : « Eh, t'es pas tout seul, si les autres en veulent ? Tu prends tout, t'es gonflé, ça se fait pas, et avec les doigts en plus ! »
Et la femme du Turc qui renchérit… Mais sans hauteur et surtout… A voix basse…
D'une toute petite voix mal assurée, le Turc répliqua qu'il n'y avait pas de couteau… Et coupa le bout d'fromtom en deux, presque avec rage avec ses doigts, rejeta l'autre moitié sur le plateau…
« T'as une langue, non ? T'aurais pu demander… »
Eh vlan ! Dès cet instant, Yugcib réalisa… Trop tard… Et la fête continua… Il n'en était plus…
Il aurait souhaité, le Turc, à cet instant précis, être foudroyé par une crise cardiaque, disparaître à jamais sans laisser de trace… ç'eût été là un vrai putain de bras d' honneur ! Quand une petite incartade, un petit oubli, un petit moment d' égarement te fait ainsi sombrer dans la perte de ta crédibilité, dans la négation du « meilleur de toi-même », alors tu te dis que la vie n' a plus aucun sens, parce que tout ce tu es du fond de tes tripes, tout ce que tu exprimes, tout ce que tu donnes de toi avec autant d' amour ne sert plus à rien lorsque tu fais une connerie qu'on te reproche sans la moindre mansuétude… Il faut pas faire le con, voilà tout !
Du coup, le Turc, il est resté pétrifié dans son cafard de merde, il a plus essayé de prouver ou d' avancer quoi que ce soit… A un certain moment, il a bien fallu les uns et les autres, se quitter pour aller pieuter… La fête était finie… Un « vide » venait de s'ouvrir, les émerveillements se sont décolorés, le Turc, il a plus cru à ce « quelque chose qui ressemble à Dieu » dans le cœur de son réacteur. Oui, à ce moment là, il aurait voulu crever la gueule ouverte devant les jeunes et jolies meufs, tirer son bras d'honneur…
Le lendemain, dimanche 9 Mai, dans la page Opinions de Sud Ouest, y' avait quèk' chose du Turc… Il a rien dit, le Turc. De toute façon, personne n' avait acheté Sud Ouest…
Au moment du départ, le Turc, après avoir dit de tout son regard à quel point il aimait Janine, Danielle, Jocelyne et Didier, la famille de sa femme, il a noyé ses yeux humides sur une carte d' Aquitaine… avant de s'endormir parce qu'il était vraiment fatigué…

A part ça, merde ! Y ' a pas de quoi en faire un fromage, bordel

Pas fiers mais jamais humbles…

« Ils ne sont pas forcément fiers, mais ils ne sont jamais humbles… »
Par cette réflexion que je me fais sur les hommes et les femmes de ce monde, je veux dire que l' absence d'humilité est si couramment répandue d'un bout à l' autre de la société qu'aucun d'entre nous, en bonne santé du corps et de l'esprit, n'est un étranger au pays de cette absence.
C'est fou ce que les gens en général cherchent à mettre en valeur : tout ce qu'ils possèdent, tout ce qu'ils sont capables de réaliser, ainsi que leurs idées, leurs valeurs, leurs croyances…
Dès que l'on acquiert une maison, un véhicule neuf, des équipements de loisirs, une situation plus « enviable », des revenus plus conséquents, si l'on a fait des études, si l'on se

sent reconnu… Ou mieux encore, aimé… Si l'on jouit d'une certaine estime dans son entourage familial, social ou professionnel ; alors les certitudes avec ce sentiment d' achèvement qui donne de l' aisance, de l'envergure et un confort relatif, inscrivent notre existence dans un espace fermé, une sorte de citadelle à l'intérieur de laquelle l'humilité n'existe plus que sous la forme d'une image désuète, dévalorisée… Une image piétinée devenue l'emblème des faibles… ou des martyrs de la civilisation.
Tout ce que l'on possède, que l'on acquiert et qui arme nos certitudes ne nous rend pas meilleurs, ni plus forts, ni plus crédibles…

Seuls, les enfants, les vieillards en fin de vie, les « simples », les grands handicapés, ceux qui ont faim et dorment dans la rue, ceux qui n'ont plus rien à eux et ne peuvent prétendre à rien, ont de l'humilité !
Qui que tu sois et quoi que tu deviennes, ta vie ne tient qu'à un fil… Tu es en sursis.

Je me suis souvent demandé si une certaine forme d'innocence ou de « pureté originelle » pouvait être compatible avec le fait d' acquérir des connaissances, des biens matériels ou de l'expérience…
Je n'ai pas la réponse… Existerait-il, au delà d'une frontière jamais franchie, une connaissance que nous n' avons pas et qui reste encore à découvrir ?

La palme d'or

Souvenez vous… Au temps des rois, sous l' ancien régime, la cour avait ses bouffons. Pensionnés, loués pour leur humour et leur esprit clairvoyant, ils fustigeaient le pouvoir en place, dénonçaient les vices et les travers des personnages les plus éminents, mais aussi toutes les iniquités et les noirceurs dont la société était gangrenée d'un bout à l'autre.
Et le monde tournait, les filous prospéraient, les crimes se perpétraient en toute impunité ; misère et dommages de guerre accablaient le peuple.

Plus proches de nous et de notre temps, Coluche, Pierre Desproges et Raymond Devos entre autres, ont exercé leur talent d'humoriste et caricaturé bien des personnages, mis en scène des situations cocasses, parfois absurdes ou même dramatiques…
Les filous prospèrent toujours, les iniquités sont légion, les guerres se perpétuent avec l'idéologie dominante et la même barbarie.

Michael Moore, le réalisateur de « Farentheit 9/11 », n'est certainement pas un bouffon du roi Bush. Si je salue à en pleurer de joie l' attribution de la palme d'or du festival de Cannes à cette bouffonnerie du siècle, je m'interroge toutefois sur la portée du message dans la foule des spectateurs… Message amplement médiatisé, sans doute pour « conjurer » une ignominie universellement condamnée mais que le monde en réalité ne cesse de laisser courir… Comme au temps des rois, de la cour et des bouffons !

A un vieux monsieur handicapé âgé de 79 ans, qui vit à Lunéville...

60

Le 27 Mai 2004,

Cher Pierre,

Cela fait un sacré bon bout de temps que je t'ai pas donné de mes nouvelles. J'ai bien reçu tes deux ou trois dernières lettres avec la coupure de l'Est Républicain du courrier des lecteurs. C'est vrai que je leur en envoie souvent mais je vérifie pas toujours si ça passe ou pas…
Ces derniers mois j'ai été très occupé, je reconnais que je brûle ma vie par tous les bouts tant que je peux et je ne suis pas très raisonnable, d'autant plus que mes très chers parents sont plus là pour me rappeler à l'ordre. Aussi, c'est la vie, au hasard de quelques petites « conneries », qui se charge de me donner de temps en temps quelques coups de pied dans le cul…

J'espère que tu vas aussi bien que possible mais ça doit pas être évident pour toi avec ta jambe . J'imagine que tu dois regarder le beau temps par la fenêtre.

En attendant pour t'occuper je t'envoie de la lecture. C'est la copie intégrale du bouquin que j'ai fait (le dernier). En fait le second bouquin de ma vie. Et j'y suis quand même arrivé alors que je suis encore en activité professionnelle et que j' ai d' autres activités.
J' ai joint également dans l'envoi les derniers « articles » que j' ai balancés au journal Sud Ouest et à l'Est républicain.

Je me suis mis aussi à internet, j'ai deux ordinateurs, et j' ai appris tout seul .
Bon courage et… bonne lecture ! Saches que même si je t'écris pas, je pense à toi souvent,

GUY

L' EUROPE

Qu'est l' Europe pour un Letton, un Hongrois ou un Slovaque pauvre ? Un « Eldorado », le mirage d'un emploi précaire et mal payé mais lui donnant l'illusion d' être enfin « riche »…
Lorsque tomba le mur de Berlin, l' opulence illusoire et la liberté conditionnée de l' Ouest attirèrent tous ces gens de l' Est qui vécurent dans un silence imposé, reclus à l'intérieur d'un immense pénitencier et très sommairement « pris en charge » dans un système régi par une caste de privilégiés.

Qu'est l' Europe pour un Français, un Allemand ou un Italien vivant en 2004 dans une cité pavillonnaire, un ensemble résidentiel ou dans un village ? Un écheveau de lois, de traités et de dispositions qu'il ne peut démêler, la réalité d'un quotidien devenu un véritable « parcours du combattant »…

L' Europe élargie à 25 pays n'est-elle pas cette nouvelle Russie des Tsars dont les dignitaires des empires financiers ont organisé le pillage ?

Au delà des mascarades, de l'hypocrisie générale, de l'imbroglio et des leurres d'une constitution kafkaïenne, n'oublions pas le droit de vote … Dérisoire certes, en face de cette

machine à broyer les hommes qu'est l' Europe de demain, mais fondamental si chacun s'exprime par le bulletin qu'il met dans l'urne… Choisissant ainsi la liste des candidats les plus proches de ce qu'il ressent vraiment.

Dans son texte « président, amis et associés » en page 2 de Sud Ouest Dimanche du 13 juin, Yves Harté nous apprend qu'au matin du 11 septembre 2001, Bush père et le frère d' Oussama Ben Laden étaient ensemble au conseil d' administration de la société Carlyle, une entreprise qui vend des avions et des bombes au Pentagone…
Le 7 octobre 2001, dans un courrier intitulé « Attention danger ! », que Sud Ouest avait d'ailleurs inséré dans la rubrique des lecteurs, j' avais évoqué ces alliances entre les prédateurs de l'économie mondiale, les actionnaires privilégiés, les dirigeants de toutes les mafias internationales et d'organisations terroristes, Islamistes ou autres…
Je ne suis donc pas étonné aujourd'hui, d'autant plus que les scandales financiers, les détournements de fonds, le pillage organisé des ressources de la planète et les ficelles d'un épouvantable théâtre de marionnettes tirées par des gens qui se sont entendus entre eux, produisent les effets que l'on subit !
Aussi d' autres « révélations » peu à peu, ne manqueront pas de sillonner une actualité déjà lourdement chargée en impostures, mensonges et trahisons…
Doit-on pour autant « broyer du noir » ou s'isoler et se « construire un monde à soi dans une forteresse en papier crépon » ? Alors que s' éveillent des aspirations et se prennent des initiatives, s'organisent des luttes et se définissent des projets qui pourraient bien faire « capoter » le plan des prédateurs ?

Guy SEMBIC, dit « Yugcib » est l' auteur de deux livres : AU PAYS DES GUIGNOLS GRIS, roman de science fiction édité par Bénévent en octobre 2002, et QUEL MONDE POSSIBLE, un ouvrage traitant de sujets d'actualité, édité par Manuscrit.com en avril 2004.
Il est né à Linxe le 9 janvier 1948. Il est Postier, mais sans activité depuis janvier 2005.
Il a écrit de nombreuses correspondances dans le courrier des lecteurs de Sud Ouest Dimanche ainsi que dans d'autres journaux.
Il a passé son enfance à Cahors, puis en Afrique du Nord, en Tunisie et en Algérie, puis a vécu 9 ans à Paris avant de marier à une Vosgienne. Il a habité 23 ans durant dans les Vosges, à Bruyères, où il était conseiller financier à la Poste. Il vit depuis 1999 à Tartas. Il écrit depuis l' âge de 15 ans mais n' a lancé son premier livre qu'en 2002.
Ses « références littéraires » sont très modestes… mais « des milliers de pages » attendent encore pour beaucoup d'entre elles, quelques « révisions », car son écriture est sans cesse en évolution, un peu comme dans une grande aventure…
Ces deux livres ne sont qu'une « expérience », la recherche d'un « autre langage », d'une manière de communiquer, d'une « porte » qui pourrait s'ouvrir sur un « espace relationnel » enfin libéré de la pression des apparences, des modes, des appartenances, des idéologies, des hypocrisies et des indifférences…
Quelques textes parus entre 1990 et 1999 dans la revue des écrivains Vosgiens, puis dans Missives (Société Littéraire de la Poste)… Une nouvelle parue dans Voyages Extraordinaires (recueil édité en juillet 1999 dans le cadre d'un festival dédié à l'œuvre de Jules Verne) à Créon.

Pour en savoir plus, il vous invite sur son site en page d'accueil, textes « A quoi je ressemble » et « brève présentation ».

Pour recevoir et lire ses ouvrages, voir sur son site en « info du jour ». Il les envoie gratuitement à toute personne intéressée, à charge pour cette dernière d'en effectuer un tirage sur des feuilles A4.

Une autre fête…

Certaines manifestations culturelles, salons, spectacles et festivals, rassemblent beaucoup de gens et font recette, bénéficient de subventions versées par les conseils régionaux ou l' état Sponsorisées par de grandes entreprises publiques ou privées, ces manifestations annuelles ou saisonnières sont le plus souvent l'expression d'une « culture standard » véhiculée sur les lieux de vacances fréquentés par les touristes ainsi que sur les sites les plus visités… .

Quelques « dissonances médiatisées », durant la saison estivale, à l'occasion de célébrations ou autres « grands rendez vous », séduisent des foules de spectateurs. Espaces de publicité, stands et étalages, restaurants… Tout est organisé pour que les gens dépensent le plus d' argent possible.

Ces « dissonances » imposent le silence à tous ceux de ces artistes et de ces créateurs qui, peu ou non reconnus, ne se soumettent pas à la loi du marché, ni aux modes ou « signes » du temps… De ce côté là en effet, il n'y a ni sponsors ni subventions dignes de ce nom !

Mais ce « silence des insoumis » est explosif ! Il parle un autre langage et porte en lui une création différente, il est en avant-garde d'un espace de communication qui n'existe pas encore…

Ciné-fête à Contis, lors de sa soirée de clôture d'un festival mutilé mais fier d' exister, le 21 juin 2004, vous convie en son espace d' accueil, de générosité et de créativité, à d' autres rendez-vous… Ceux d'une autre « résonance ».

Les Conciliabulles

S'il y a bulles ?

Oui, il y a bulles… Trois bulles de jeunes humanuscules : Zébuquique, Crématorio et Poupie… Des fils d'humanuscules, dont les ancêtres qui n'avaient pas encore de guêtres se nourrissaient de nids de guêpe.

Siècles, nanosecondes et millénaires s'étant entrechoqués de préhistoire, de proto-histoire et de pseudo civilisations, convergèrent en un immense nœud de bretelles autoroutières. Les bulles désormais humanusculaires dansaient dans les grands nœuds comme des mouches tantôt fatiguées, tantôt fébriles mais le ventre pris par des coliques électriques, les antennes

scandant des ondes éclectiques qui ne se propageaint jamais parce les sauts hertziens s'étranglaient toujours dans un goulet de néant.
Trois bulles… On aurait presque pu croire une tribulle ! Comme si des tribus, trois en l'occurrence, pouvaient former une seule tribu… Chacune de ces bulles est un désert dans une bulle de roche : le désert, aussi riche soit-il de fleurs cristallisées, d'éclats illuminés, de sables rouges ou de pierres de fils d'acier,

GRANTENTERREMENT GENERAL (Version originale)

C'était l'âme de sa queue, au défunt… Elle planait au dessus de ces Messieurs Dames qui dans leurs belles pompes cirées, cheminaient compassés, englués, gominés, raides comme des manches de bêche, costardés, pardocklés, imperdés, cravatés ou foulardisées quant à ces dames chic, en un sombre défilé silencieux sous un pâle soleil d'hiver derrière le fourgon mortuaire, un vieux Peugeot des années 50 à l' échappement pétaradant, promu en futur camping car pour retraités pauvres à l'ambition voyagesque démesurée…
Et le Mort sauf l' âme de sa queue, balloté vers son destin tant envié de prétendant à la couronne des souvenirs pieux de tous ces vivants qui, du vivant du défunt accablaient ce dernier de pieuses hypocrisies, sottes moqueries et insipides politesses, recroquevillé dans cette bulle de solitude qui ne s'était point brisée dans l'infarctus, n'avait plus rien à payer pour jouir si l'on peut dire de cette halte mobile en cette pension ambulante et provisoire... Son fils, sa belle fille, ses vieux parents, héritaient désormais des désordres, des errements et du marché aux puces de son humble et courte vie, pourvoyant ainsi aux frais occasionnés par cet ultime voyage organisé en hôtel-calèche noire.

Ah ! Qu'ils étaient beaux et chic, ces messieurs dames !
Joliment fringuées, demoiselles et jeunes dames en bas noirs, petites écharpes, trench-coat tendance, jupes fendues, robes sombres et droites, bien cintrées à la taille, décolletés discrets, visages anguleux, regards brûlants comme des lèvres amoureuses…
Tristesse et compassion, épluchures de réminiscences, sanglots furtifs, balayés par le râle d'une âme en transe… L' âme de la queue du défunt, suspendue au dessus de cette assemblée endimanchée…Emergence impudique d'un bout de slip de ciel bleu pâle, toute vibrante et enfiévrée d'ondes de féminité en noir.

Et le dernier morceau bleu de ce slip de ciel disparut dans l'immense houppelande nuageuse, puis le pâle soleil d'après midi d'hiver, palpitant encore au plus profond de l'âme de la queue du défunt, fit pleuvoir sur les trench-coat, sur les fines écharpes, sur les robes cintrées, ainsi que sur les visages anguleux des filles et des femmes… De pesantes gouttes blanches.
C'était l'âme de sa queue, au défunt ! Une âme qui, du vivant de sa queue, au défunt, n'aurait assurément jamais raté un grantenterrement général...

Bush II

Un nouveau mandat présidentiel confié à George.W.Bush pour une durée de 4 ans, par plus de 60 millions d'Américains est une calamité pour le monde entier.
C'est le triomphe de l'obscurantisme, j'oserais dire de la barbarie, de l'emprise encore plus

directe, plus sauvage, d'un capitalisme mafieux. Les grands lobbies du monde des affaires, de l'industrie, du commerce et des biotechnologies vont accentuer leur domination écrasante sur des peuples déjà exsangues, en particulier en Afrique, en Amérique du Sud, continents peu à peu vidés et spoliés de leurs ressources…
Et le monde sera plus dangereux car les conflits vont s'amplifier, les organisations terroristes, Islamistes, liées à Al Qaïda et autres réseaux, frapperont encore plus fort, faisant un plus grand nombre de victimes. Le bourbier Irakien dans lequel se sont enlisés les Américains et leurs alliés, va dégénérer en tueries et attentats de plus en plus terrifiants.
Les divergences qui existaient déjà entre l'Amérique et leurs alliés d'une part, le monde musulman et les pays « non alignés » d'autre part, ne seront plus uniquement perçues comme un abîme séparant des cultures et des civilisations différentes, mais comme une fracture multiple entre plusieurs camps retranchés. Quelques intérêts communs à ces différents camps compliqueront le jeu des alliances perfides et dangereuses ; et de cette fracture là, surgira un embrasement général qui affectera les Etats Unis d' Amérique et tous les pays du monde.
C'est donc cela, la sécurité, selon Bush II, pour les Américains eux mêmes… Et pour le monde.

C'est un Noir Américain, homosexuel et athée, qui écrit une lettre à George Bush…

Document authentique, traduit de l'Américain par *Yug Cibmès,* **Chroniqueur littéraire pour le magazine** *ROUE LIBRE*

Sperm Lakeek
214 Red Line, Block 7, Harlem *Thursday 4th November 2004*
New York

Monsieur le président Djorge Dabliew Bouch,

Ma requête est simple : foutez le camp de la Maison Blanche, vous et vos sbires. Vous avez été élu par des demeurés, des fanatiques de dieu, des sous éduqués, des intoxiqués de votre politique, et je vous pisse au cul.
Ouais, je suis Noir, pédé, et athée de surcroît… Et ça n'a pas l'air de vous plaire, c'est pas dans vos valeurs et vos repères ! Moi, la patrie, dieu et l'église, je m'en tape ! Dieu et la patrie, c'est ringard, c'est anachronique, au début du 3ème millénaire. C'est bon pour les vieux cons, les gosses de riche aussi nuisibles que le bostriche, cet insecte bouffeur de forêts de sapins…
Al Qaïda, avec un avion suicide, va pulvériser votre bunker de la maison Blanche avec vous dedans et tout votre état major. On refera une élection avec des Noirs et des Portoricains, des gavatchos et un super programme pour les pédés, les lesbiennes, les vieux qui veulent pas pourrir dans des maisons de retraite minables, les dingues évadés des asiles. Oui, c'est connu : les maisons de fous sont pleines de

gens dont la société policée et bien censée veut se débarrasser…
J'en ai plein le cul de votre dieu et de vos églises géantes, de vos écoles du dimanche et de votre mission universelle. Ce n'est pas la lutte du bien contre le mal, mais votre combat de la bêtise contre l'intelligence. Vous voyez pas que tous les grands cerveaux, les intellectuels de ce pays sont contre vous ?
Ouais, je suis pédé et athée. Mon copain, je le baise pas avec ma queue, je le baise avec mon intellect.
Si on vous forçait à m'enculer, je vous gaimserais toute l'haleine de mon gros intestin dans le trou de la bite !
Et tu sais comment ta putain de bible explique les Noirs ?
T'as qu' à réviser ta genèse : Noé avait trois fils, Sem, Cham et Japhet. Un jour, Cham vit son père à poil et se retourna… Alors, dieu dit à Cham : « tu seras puni pour t'être retourné sur la nudité de ton père ». Et toute la peau de Cham devint noire.
Est-ce que c'est une punition d'être Noir, bordel ?
Moi, Sperm Lakeek, Noir, pédé et athée, je crois que si dieu était à inventer, il infligerait à certains êtres prétendants à la vie de naître homme plutôt qu'aucune autre créature. Ce serait en effet la pire de toutes les punitions que celle de naître et de vivre homme.
Mais toi, t'es pas un homme puisque tu te sens pas puni… T'es un predator !
Recevez, monsieur Djorge Dabliew Bouch, l'expression de mes sentiments les meilleurs, issus de la moiteur et de la puanteur passée de la raie de mon cul sur mes doigts appuyés au bas de cette page

Monsieur Thierry Ardisson, le roi de « TOUT LE MONDE EN PARLE », qui pète le feu, beau comme un dieu, iconoclaste, arrogant, décapant mais… Sublime !

Je n'aime pas votre émission. Enfin, ce n'est pas que je l'aime pas…Mais vous me faites rire.
Et quand on rit vraiment, la vulgarité, ça passe comme une lettre à la poste.
Vulgaire et iconoclaste votre prestation du samedi soir, dis-je ?
Plutôt géniale à dire vrai…Dans un certain sens.
Très franchement, moi qui ne suis ni un auteur connu, ni un personnage du « Show biz », être pourfendu, retourné comme une crêpe sur votre plateau de télévision devant quelques milliers de nos concitoyens de tout bord et de toutes tendances, j'en crèverais de rire.
N'ayant rien à perdre et rien à gagner, autant se faire assassiner en beauté… Et être avalé comme Tricatel dans la gueule grande ouverte de « tous les coups sont permis »… Si je devais être un jour l'un de vos invités.

Cher monsieur Ardisson qui pète le feu beau comme un dieu…
J'ai écrit 2 bouquins qui n'ont eu aucun succès.
Une ânerie intitulée « Au pays des guignols gris », 450 pages, publiée par Bénévent en octobre 2002.
Une ânerie qui m'a tout de même coûté 1000 euro de « participation » …
Et un laïus pseudo philosophique en 2 parties intitulé « Quel monde possible ». La première partie est une ineptie, un répertoire de commentaires sur des sujets d'actualité dans le genre de tout ce qu'on peut entendre au bistrot du coin.
Le 2ème partie, quand à elle… Est un peu « valable », si l'on peut dire.
Ce livre fait 167 pages, ce qui semble déjà plus digeste pour un lecteur éventuel.
Et surtout, ça ne m'a rien coûté, puisque je suis passé par « manuscrit.com », un éditeur « en ligne ».

Je concocte actuellement une œuvre « iconoclaste » intitulée « GRAND HOTEL DU MERDIER ».
Si l'on peut toutefois appeler « œuvre » un torchon pareil !
Mais quel torchon !
Sans sombrer pour le moins du monde dans le narcissisme, j'en crève de rire à chaque paragraphe.
Pour ce bouquin là, cher monsieur Ardisson beau comme un dieu, je ne chercherai jamais un éditeur.
Il est impubliable.
Il sent trop la merde.
Il ne respecte rien.
Y' a des mots qui sont pas dans le dico, et qu'il est hors de question d'appeler pompeusement « néologisme ».

L'écriture est devenue enfin pour moi cet espace de liberté dont j'ai toujours rêvé.
Un espace de liberté…Absolue.
Et dans cet espace là, l'on y peut tout être, tout faire, tout dire…
Qui n'écrit que pour plaire ou distraire n'est qu'un artisan de l'écriture. En « liberté surveillée et plus ou moins médiatisée ».
En ce sens, il faut des écrivains, des poètes, d'excellents chroniqueurs, comme il faut des ébénistes ou des forgerons.
Lorsque l'écriture devient vraiment un espace de liberté, l'on n'a que faire de la reconnaissance, des préséances, des académies et des salons.
Voilà, cher monsieur Thierry Ardisson beau comme un dieu !
Et bien sincèrement… Parce que si vous saviez ce que je dis dans mon entourage, de ces « sentiments » qu'on torche au bas d'une lettre !

De tout ce qui vient de mes semblables, de tout ce qu'ils sont ou ne sont pas

dans le monde où ils vivent, de tout ce qu'ils font ou ne font pas, de ce qu'ils représentent, de ce qu'ils paraissent, de ce qu'ils expriment…
Je ne respecte que deux vertus essentielles, rares et profondément émouvantes : la gentillesse et l'humilité.
Humble et gentil… Mais ni faible ni paillasse, tu es mon ami !

Le visage disgracieux d'un homme ou d'une femme de ce monde, illuminé d'une âme belle à en crever de régal, est assurément un visage auréolé de vraie beauté…
Le visage que l'on a se fait de l'intérieur… Et non pas avec ce dont on l'enduit. Il ne sert à rien d'être beau si le cœur n'est point à la fête, à l'accueil, à l'écoute, à cette quête des autres visages…

APACHE OU PUNAISE…

J'ai une belle âme mais je suis un apache…
Insoumis, rebelle, insolent, déraisonnable, iconoclaste, loubard de l'écriture, je crache sur le beurre d'escargot, la télé réalité, le baron Seillère et les mensonges de l'information…
Mes colères, mes réflexions et mes réactions épidermiques de petit crétin méritent bien quelques coups de pied au cul !
« Ah, putain, comme je regrette ! »… Trop tard, le mal est fait. C'est dit. L'image me tachera toujours…
Mais si tu savais l'âme que j'ai, pourtant ! Dans cette enveloppe d'apache justement ! Tu t'y jetterais dedans, tout droit, en toute confiance… Parce que cette âme là peut tout entendre, tout écouter, tout comprendre, sans jamais conspuer, pourfendre et encore moins exclure…
Si t'es un salaud et si je le sais que t'es un salaud, je te tends d'abord la main pour te sortir du trou mais après, si je me frite avec toi, tu vas prendre des coups !

Je suis un apache… Pire, même : une punaise !
De tous les êtres de la « création », le champion de la baise c'est la punaise !
Cet insecte qui pue quand on le touche passe sa vie entière à baiser, se posant sur tout ce qui lui plaît.
Entre les plis de toutes les féminités, au coin de tous les regards qui chavirent, dans la douceur de toutes les gentillesses comme au revers d'un large col de mantille, ni vu ni connu, en toute impunité, ivre de la lumière des visages, punaise, je baise avec mon âme !
Le plus bel endroit du monde pour la punaise que je suis, c'est le creux de ta main.
Ecrases moi si je te déplais…
Existes moi si tu as dans le creux de ta main le feu créateur ! Je peux baiser jusque dans le feu si tu m'y convie !

Tu peux aussi souffler très fort pour que je quitte le creux de ta main. Alors je volerai pour ne point tomber là où il n'y a plus rien à baiser : au pays des auras, de la reconnaissance médiatisée, de l'insolence et de la domination des apparences, dans ce pays stérile et sec comme du bois mort où l'on n'aime que « parce que… », où l'on se cache derrière ce que l'on fait croire, ce pays des « certitudes pièges », ce pays où il n'y a plus rien à baiser parce que trop recouvert de ces poussières qu'assiègent en vain mes phéromones… Je ne baise pas sur ce qui me déplait.
Je baise avec mon âme, oui, c'est vrai… Mais ne prends pas les vessies pour des lanternes : une fille chic, gentille, avec un joli visage, et bien habillée… ça me fait quand même quelque chose !
Fidèle à celle que j'ai choisie, je n'en suis pas moins amoureux de toutes et ça, c'est dur à gérer… Mais ça se gère !
De même que les Gaulois craignaient que le ciel ne leur tombe sur la tète, la punaise… ou l'apache que je suis ne craint qu'une chose : que ses émerveillements se décolorent.
Salut, visage chic ! Merci pour ton regard même d'une seule fois alors que tu ne savais rien de moi…
Je t'ai aimé sans savoir pourquoi ni comment… Mais oh, putain, qu'est ce que je puais !

Conclusion… (A méditer…)

Faire connaître ma pensée par mes écrits… ou de vive voix entre copains, ou la faire « voyager sur la toile » OUI

Reconnaissance médiatisée ? NON
Jamais je n'entrerai dans le SYSTEME…

La seule reconnaissance que je reconnais, c'est celle de mes copains et de mes copines quand on se marre ensemble plein pot et qu'on ose se dire plein de choses.

Un troisième ou un quatrième « bouquin » ?
OUI, peut être… Mais pas dans le CIRCUIT.

Circuit, système, même connerie.
Exit Seillère and Cie, tous dans la même galère et même combat !